



HAL
open science

De Pavie à Lévy : La traduction du Xiyou ji en France de 1839 à 1991

Jiakun Chen

► **To cite this version:**

Jiakun Chen. De Pavie à Lévy : La traduction du Xiyou ji en France de 1839 à 1991. Impressions d'Extrême-Orient, 2022, Hommage à André Lévy, 14, pp.76-118. 10.4000/ideo.2409 . hal-04616430

HAL Id: hal-04616430

<https://hal.science/hal-04616430>

Submitted on 18 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

De Pavie à Lévy

La traduction du Xiyou ji 西遊記 en France de 1839 à 1991

Jiakun Chen



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ideo/2409>

DOI : 10.4000/ideo.2409

ISSN : 2107-027X

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Ce document vous est fourni par Aix-Marseille Université (AMU)



Référence électronique

Jiakun Chen, « De Pavie à Lévy », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 14 | 2022, mis en ligne le 30 juin 2022, consulté le 18 juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/ideo/2409> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ideo.2409>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

De Pavie à Lévy

La traduction du *Xiyou ji* 西遊記 en France de 1839 à 1991

Jiakun Chen

- 1 Le *Xiyou ji* 西遊記, roman-fleuve chinois¹ faisant partie des « quatre grands livres extraordinaires » de la dynastie des Ming, traduit intégralement en français pour la première fois par André Lévy (1925-2017) sous le titre de *La Pérégrination vers l'Ouest*², vit le jour le 15 mai 1991 dans la « Bibliothèque de la Pléiade » aux Éditions Gallimard. Portant les numéros 375 et 376 de la luxueuse collection, chacun des deux volumes compte plus de mille cent pages. Le trentième anniversaire de cette parution venant de passer, il ne nous paraît pas trop téméraire de replacer la « folle entreprise »³ accomplie par Lévy dans la « tradition vieille »⁴ de l'interprétation et de la traduction du *Xiyou ji* en France laquelle débuta par la publication des premiers morceaux de texte traduits en français par Théodore Pavie (1811-1896) il y a plus d'un siècle et demi – le public francophone fut donc le premier à pouvoir se faire une faible idée de l'œuvre –, tout en espérant compléter l'inventaire quelque peu lacunaire des traductions en langue française citées dans la « Bibliographie sommaire »⁵ établie par André Lévy dans son édition.

I. La première mention du roman *Xiyou ji* en français

- 2 À notre connaissance, Antoine Bruguière de Sorsum (1773-1823), philologue, littérateur et linguiste français, fut le premier Occidental à proposer à l'écrit une transcription ainsi qu'une traduction du *Xiyou ji*. Contemporain de Jean-Pierre Abel-Rémusat (1788-1832), ce Marseillais publia de son vivant un certain nombre de traductions de textes littéraires chinois, mais vraisemblablement à partir de l'anglais. Dans un avant-propos précédant une traduction⁶ basée sur le texte traduit en anglais⁷ par John Francis Davis (1795-1890) à partir du « conte moral » intitulé « San yu lou » 三與樓, tiré du *Shi'er lou* 十二樓 de Li Yu 李漁 (1611-1680), Bruguière de Sorsum, essayant de faire une brève présentation de quelques titres du genre romanesque chinois, consacra ce court paragraphe au *Xiyou ji*, lequel constitue sans doute la première mention de l'œuvre en langue française :

Les Chinois ont aussi des romans remplis de merveilleux, parmi lesquels on distingue le *Si-yeou-ki*, ou *le Voyage en Occident*. C'est un roman mythologique dans lequel des traditions fabuleuses sont mêlées à des descriptions des pays occidentaux par rapport à la Chine, et à des voyages dans le Thibet, l'Inde et la Tartarie.⁸

- 3 En fait, il nous semble que Bruguière de Sorsum ne maîtrisait pas la langue chinoise, ou, au mieux, ne possédait qu'une capacité linguistique très limitée. Son accès aux connaissances sur la langue et la littérature chinoises bénéficia probablement de ses fréquentations ou correspondances avec les sinologues français et anglais de son époque. Cependant, vivement intéressé par la littérature chinoise, surtout le théâtre et le roman, Bruguière de Sorsum, qui avait fouillé le catalogue d'Étienne Fourmont (1683-1745) à la Bibliothèque du Roi, manifesta une conscience éminente à l'égard de la particularité et de l'universalité de la création littéraire des Chinois. Nous nous contenterons d'en citer quelques passages :

La vérité est que les Chinois ont des romans de tous les genres. Romans à aventures, romans de caractères, romans historiques ; recueil d'anecdotes et de nouvelles ; romans dialogués, contes moraux, contes obscènes, histoires merveilleuses ; leurs auteurs ont comme les nôtres tout observé, tout peint, tout raconté ; chacun selon l'inclination particulière de son esprit, et ses propres dispositions à caresser le vice ou à copier les traits du sentiment et de la vertu.

Le peuple chinois étant formé en corps de nation depuis une haute antiquité, et sa littérature authentique datant de plusieurs siècles avant notre ère, il y aurait parmi ces romans une recherche intéressante à faire ; ce serait d'essayer de remonter jusqu'aux plus anciens ouvrages de cette espèce pour en reconnaître le fond et le caractère. Il faudrait distinguer ceux qui peuvent avoir précédé l'importation du Bouddhisme en Chine, de ceux qui l'ont suivie ; ceux dont l'origine semble être tartare ou hindoue, de ceux dont les noms, les idées et l'invention paraîtraient purement chinoises.⁹

- 4 Plus ou moins influencé par ses expériences en tant que naturaliste, et d'un point de vue comparatiste, anthropologique voire ethnique, il se montra clairvoyant en signalant que :

Ce qui distingue en général les romans des Chinois de ceux des autres peuples asiatiques en-deçà du Gange, c'est qu'ils offrent des représentations exactes des lieux, d'actions et de mœurs véritables ; c'est qu'ils nous peignent des caractères variés, des inclinations raffinées et des accidents de société copiés d'après nature et d'après un état de civilisation originale et avancée.¹⁰

- 5 Malgré sa veine peu ou prou sinophile, il nous faut néanmoins reconnaître qu'à l'égard du roman chinois, il avait une conception de la littérature universelle qui était notablement en avance sur son temps.

II. Théodore Pavie, le premier traducteur français du *Xiyou ji*

- 6 Grand voyageur et éminent orientaliste, ancien titulaire de la chaire de sanskrit au Collège de France, Théodore Pavie fut le premier traducteur du *Xiyou ji* en France. En fait, ses traductions ne se limitent point aux modestes extraits cités par Lévy dans sa « Bibliographie sommaire »¹¹. Dans les années 1830 et 1850, il s'attaqua deux fois à cet immense roman extravagant et en traduisit, de sa propre manière exceptionnelle, plus de huit chapitres, dont les textes traduits et publiés comptent plus de 160 pages au total. Autant dire que Théodore Pavie est un pionnier qui déclencha le processus

historique de la traduction du *Xiyou ji* en France.

En 1839, son recueil de récits traduits du chinois intitulé *Choix de contes et nouvelles* fut publié par la librairie Benjamin Duprat¹². Élève de Stanislas Julien (1799-1873), Pavie était conscient du fait que les lettrés chinois d'alors éprouvaient du mépris pour ces contes et nouvelles « d'une aussi mince importance », nonobstant il avait lu « ces récits un peu dédaignés » avec « un certain plaisir » et comme « délassément de travaux plus sérieux »¹³. La lecture agréable lui donna l'envie de les traduire en français, dans l'espoir de ne pas perdre « la gracieuse naïveté qui les distingue dans l'original »¹⁴. Composé de sept récits tirés de divers ouvrages écrits en langue vulgaire¹⁵, le livre comporte deux épisodes provenant du *Xiyou ji*, « roman bouddhique »¹⁶ selon les propres termes du traducteur.

Le roman fut ainsi baptisé formellement d'un titre français : *Sy-Yeou-Ky, Voyage dans l'Ouest*¹⁷. Trouvant ce roman « trop long et trop diffus pour être traduit en entier, mais très riche en détails géographiques et en aventures curieuses »¹⁸, Pavie en tire deux « épisodes » et les traduit en français pour qu'ils constituent deux « histoires bouddhiques » de son recueil, l'une s'intitule « Le Bonze Kay-tsang sauvé des eaux »¹⁹, l'autre « La Légende du Roi des Dragons »²⁰. Le lecteur d'aujourd'hui qui connaît sa trame générale, ces titres ne peuvent occulter leur position dans le roman qui renferme cent chapitres. Si l'on se réfère à une édition moderne courante, telle que celle de l'éditeur Le Jin²¹ qui se base principalement sur l'édition la plus ancienne du *Shide tang* 世德堂 commentée par Li Zhi 李贄, et qui a été perfectionnée par plusieurs éditions ultérieures, on tirera la même conclusion que Lévy : ces deux épisodes sont des « extraits du chapitre IX interpolé, et du chapitre IX passé à X »²². Plus précisément, pour la première histoire, il s'agit d'une traduction du chapitre interpolé²³ lequel raconte des expériences de la vie de Xuanzang, alors que la deuxième rend le chapitre IX²⁴ entier et le début du chapitre X²⁵.

Quoi qu'il en soit le texte présentait des difficultés à ce point insurmontables pour lui, que Pavie considéra sa traduction comme un « essai » et se consola en songeant que, « dans des ouvrages de fantaisie et d'imagination, les erreurs n'ont pas un résultat bien grave »²⁶. Quoique certaines conversations à la première personne soient tantôt omises tantôt transformées en discours indirects, et malgré quelques contresens et de légers abrègements, ces épisodes semblent pourtant avoir été soigneusement traduits par Pavie, qui plus est, si l'on se place du point de vue de la narration, ils sont assez complets, les passages versifiés eux-mêmes ont été honorablement conservés. Citons deux exemples. Voici le premier :

正是暮春天氣，和風吹柳綠，細雨點花紅。光蕊便道回家，同妻交拜母親張氏。張氏道：「恭喜我兒，且又娶親回來。」光蕊道：「孩兒叨賴母親福庇，忝中狀元，欽賜遊街；經過丞相府門前，遇拋打繡毬適中，蒙丞相即將小姐招孩兒為婿。朝廷除孩兒為江州州主，今來接取母親，同去赴任。」張氏大喜，收拾行程。[...]至次日早晨，見店門前有一人提著箇金色鯉魚叫賣，光蕊即將一貫錢買了。欲待烹與母親吃，只見鯉魚閃閃斷眼，光蕊驚異道：「聞說魚蛇斷眼，必不是等閑之物！」²⁷

7 La traduction de Pavie :

Le printemps faisait sentir sa douce influence : une brise atténuée balançait la tige des saules, une pluie fine tombant goutte à goutte arrosait le calice empourpré des fleurs. Profitant de l'occasion offerte par la direction de la route, Kwang-Jouy alla saluer sa mère et lui présenter son épouse. Tchang-Chy témoigna toute sa joie de voir son fils marié, et revenu vers elle d'après sa recommandation. Elle écouta avec intérêt le récit que lui fit le nouveau docteur de ses triomphes, de son mariage et de

sa nomination. Kwang-Jouy terminait en exprimant le désir d'emmener sa mère ; cette proposition plut à la vieille dame, qui se disposa en conséquence. [...]

Le lendemain, de grand matin, il vit à la porte un homme tenant à la main un poisson d'une belle couleur d'or, de l'espèce dite Ly-Yu, qu'il voulait vendre. Le docteur acheta ce poisson ; mais, à l'instant où il se disposait à le faire rôtir pour l'offrir à sa mère, il s'aperçut que l'animal se débattait, ouvrait et refermait les yeux. « J'ai entendu dire, songea Kwang-Jouy tout stupéfait, que quand les anguilles ou les autres poissons agitent ainsi les yeux, c'est un avertissement qu'il ne faut pas négliger. »²⁸

8 La traduction de Lévy :

Il faisait un temps de fin du printemps : douce brise dans les ramures de saules, pluie fine sur les fleurs aux couleurs brillantes. Comme l'itinéraire le lui permettait, Guangrui passa chez lui saluer sa mère avec sa femme.

« Mes félicitations, mon garçon ! » lui dit dame Zhang, « et qui plus est, tu reviens marié.

– Grâce à votre bénédiction, j'y ajoute le titre de premier lauréat, ce qui m'a valu la faveur impériale d'être promené dans les rues ; c'est ainsi qu'en passant devant la porte du premier ministre, j'ai été frappé par une balle brodée et retenu comme gendre. Comme la cour m'a conféré la charge de préfet de Jiangzhou, je suis venu vous chercher pour vous y emmener. »

Dame Zhang, ravies, se prépara donc à partir avec ses enfants. [...]

Le lendemain matin, il aperçut à l'entrée de l'auberge un homme qui offrait une carpe dorée. Il la lui acheta pour une ligature de sapèques. Il s'apprêtait à cuire le poisson pour sa mère, lorsqu'il remarqua que le poisson clignait étrangement de l'œil. Surpris, Guangrui se dit : « J'ai entendu dire que chez les poissons et les serpents, cela signifie qu'il ne s'agit pas de créatures indifférentes. »²⁹

- 9 Dans le deuxième extrait, le débat entre le pêcheur et bûcheron a été vivement traduit par Pavie, et leur joute poétique en sept paires de poèmes qui le précèdent a été complètement gardée dans le texte traduit³⁰, alors que Lévy, au contraire, n'en a conservé que deux³¹, tout en ajoutant une note, dans laquelle il a ainsi précisé : « La joute poétique se poursuit par cinq paires de poèmes à chanter sur cinq airs successifs, puis deux poèmes en chaîne, chacun de vingt-quatre heptasyllabes ; nous en faisons grâce au lecteur. »³² Si l'on peut faire l'économie de citer la traduction de Lévy, nous proposons de lire celle de Pavie :

「[...]今到我兒，也先起一聯，小弟亦當續之。」

「風月伴狂山野漢，江湖寄傲老餘丁。[...]」

樂山樂水真是罕，謝天謝地謝神明。」

他二人既各道詞章，又相聯詩句，行到那分路去處，躬身作別。張稍道：「李兄呵，途中保重！上山仔細看虎。假若有些凶險，正是『明日街頭少故人』！」李定聞言，大怒道：「你這廝癩懶！好朋友也替得生死，你怎麼咒我？我若遇虎遭害，你必遇浪翻江。」張稍道：「我永世也不得翻江。」李定道：「『天有不測風雲，人有暫時禍福。』你怎麼就保得無事？」張稍道：「李兄，你雖這等說，你還沒捉摸；不若我的生意有捉摸，定不遭此等事。」李定道：「你那水面上營生，極凶極險，隱隱暗暗，有甚麼捉摸？」³³

« Puisque mon frère a parlé le premier, qu'il me permette d'ajouter quelques lignes à celles qu'il a récitées : »

Sous l'influence des vents et de la lune, l'habitant du désert est rude et sauvage ; le pêcheur est fier de sa liberté, en face des fleuves et des lacs. [...] La joie, partage de l'habitant des montagnes, la joie, partage l'habitant des eaux, est une rare faveur ! Grâce en soient rendues au ciel, grâce en soient rendues à la terre, grâce en soient rendues aux Esprits !

Après avoir récité d'abord les pièces de vers célébrant les avantages de chacun, puis ces deux morceaux où la demande et la réponse marchaient enchaînées, les deux poètes, arrivés à l'endroit où la route se partage, allaient se saluer et se dire adieu,

lorsque le pêcheur Tchang-Sao parla ainsi : « Frère, veillez à vous préserver des dangers qui vous menacent sur la route ; quand vous gravirez la montagne, si vous alliez rencontrer un tigre ? un tel péril de mort se présentant, il se pourrait que demain au marché il me manquât un ami ! — Homme stupide et sans cœur, s'écria le bûcheron Ly fort irrité par les paroles du pêcheur, quand deux amis dévoués devraient donner leur vie l'un pour l'autre, comment me maudissez-vous ainsi par ces expressions de mauvais augure ! Eh bien ! si je rencontre un tigre, si je suis menacé d'un tel danger, le péril qui vous attend viendra des flots, et vous serez renversé dans les eaux de fleuve. — De toute ma vie, répondit le pêcheur, je ne puis tomber dans les flots.

— » Cependant, reprit le bûcheron, le ciel recèle des vents et des orages qu'on ne peut deviner. L'homme est sujet à de rapides alternatives d'heur et de malheur : comment donc auriez-vous des assurances contre ce péril ?

— » Frère, répondit le pêcheur, malgré tout ce que vous avez dit en faveur de votre profession, vous n'avez pas les mêmes recours que nous contre le danger ; non, vous n'avez pas comme nous un appui assuré qui vous mette à l'abri des malheurs auxquels vous faisiez allusion.

— » Mais enfin, ajouta le bûcheron, en passant votre vie sur les flots, vous êtes exposé à mille périls, à mille accidents sérieux, impossibles à prévoir, à éviter ; quelle garantie avez-vous donc ?³⁴

- 10 Cependant, dans l'« Avertissement » qui précède les textes traduits, Pavie informe le lecteur que ces deux épisodes forment « le neuvième chapitre »³⁵ dans deux éditions différentes du roman. À tort ? Nous croyons que Pavie a dit la vérité, pourtant sans l'explicitier. Lisons d'abord la première note de la deuxième « histoire bouddhique » :

Cette légende, tirée du roman bouddhique Sy-Yeou-Ki cité plus haut, remplace dans l'édition in-8° de la bibliothèque de l'Arsenal celle du *Bonze sauvé des eaux*, insérée dans l'in-18. Au reste, le premier alinéa est le seul point de ressemblance qui existe entre ces deux histoires.³⁶

- 11 Pavie a donc eu accès à au moins deux éditions, l'une était du format in-8°, conservée à la bibliothèque de l'Arsenal, l'autre du format in-18, dont la provenance ne nous a pas été révélée. L'histoire de la vie de Xuanzang 玄奘 (602-664) interpolée se trouve seulement dans l'édition in-18, alors que celle du format in-8° ne la contient pas. Chacun des deux textes originaux forme le neuvième chapitre de sa propre édition. L'« Avertissement » indique du reste que ces deux éditions étaient « dissemblables en plusieurs points »³⁷, et l'exemplaire in-8° de la bibliothèque de l'Arsenal³⁸ était dans un état « fort défectueux »³⁹.

Comparaisons et analyses faites, surtout après avoir examiné et identifié deux commentaires en marge que Pavie avait traduits dans les notes en bas⁴⁰ et qui n'existent que dans l'édition critique établie par Li Zhuowu 李卓吾, nous pourrions en déduire que cet exemplaire in-8° pourrait être la réimpression du *Xiyou ji* commenté par ce grand partisan de la littérature en langue vulgaire, diffusée par les éditions Daye tang 大業堂 de Nankin (Jinling 金陵) sous les Ming, conservée aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de France. À cet exemplaire manquent les chapitres (*hui*) I et II, le chapitre interpolé y est absent. Quant à l'exemplaire in-18, la pratique consistant à intégrer l'interpolation comme le neuvième chapitre dans l'histoire principale se voit au plus tôt dans le *Xiyou zhengdao shu* 西遊證道書 (*Xiyou* qui démontre la Voie taoïste) édité pendant la dynastie des Qing, pratique qui continuera à être adoptée par les éditions ultérieures, telle que celle du *Xiyou zhenquan* 西遊真詮 (La Vraie Signification du *Xiyou*)⁴¹. Étant donné que l'éditeur de ce dernier, un lettré nommé Chen Shibin 陳士斌, avait apporté un certain nombre de modifications au premier afin d'établir sa propre version abondamment commentée, ces différences nous aideront en

l'occurrence à déterminer l'identité de cet exemplaire in-18 sur lequel se base ce deuxième texte traduit de Pavie. En effet, au début de la narration de la vie de Xuanzang, il existe une petite dissemblance entre le *Xiyou zhengdao shu* et le *Xiyou zhenquan* :

- 12 Quand le *Xiyou zhengdao shu* écrit :

此榜行至海州地方，那海州弘農縣聚賢莊有一人，姓陳名萼，表字光蒞，一日，入城見了此榜 [...]

- 13 Le *Xiyou zhenquan* propose :

此榜行至海州地方，有一人，姓陳名萼，表字光蒞，見了此榜 [...]

- 14 La traduction de Pavie est la suivante :

L'ordonnance impériale parvint au pays de Hai-Tcheou. Un jeune homme nommé Tchîn-Ngo, dont le titre honorifique était Kwang-Jouy (le *Bouton brillant*), aperçut cette affiche à la porte du palais.⁴²

- 15 Une omission d'un nom peu important de village paraît plus possible et raisonnable qu'un ajout sans fondement. Nous penchons donc pour l'hypothèse que le in-18 en question serait bien un exemplaire du *Xiyou zhengdao shu*. Gardons cela en mémoire.

III. Roman du « second ordre » selon Antoine-Pierre-Louis Bazin

- 16 En 1853, fut publié à Paris l'ouvrage encyclopédique intitulé *Chine moderne ou Description historique, géographique et littéraire de ce vaste empire, d'après des documents chinois*⁴³, dont la seconde partie fut rédigée par Antoine-Pierre-Louis Bazin (1799-1862), dit Bazin aîné. Élève d'Abel-Rémusat et de Stanislas Julien, Bazin fut justement renommé pour ses travaux remarquables, quoiqu'aujourd'hui en partie dépassés, consacrés à la langue et à la littérature vulgaires de la Chine dite prémoderne. Les quelque quatre-vingt-dix pages portant sur la « Littérature moderne » rassemblent, dans une certaine mesure, des travaux essentiels de recherches et de traductions de ses prédécesseurs, de ses pairs et surtout de lui-même⁴⁴ dans ce domaine. Sans doute trompé par la dernière liste des dix *caizi shu* 才子書 (livres de génie) qu'il prenait pour argent comptant, mais tout au moins conscient de leurs imperfections et défauts, ce premier professeur de chinois à l'École spéciale des langues orientales dressa un bilan de la littérature chinoise écrite en « langue commune », qui, du point de vue d'aujourd'hui, reflète pleinement les limites de ses connaissances à l'égard de ce genre de littérature, pour laquelle il était considéré comme un spécialiste à son époque. Selon lui, les dix « livres de génie » devaient être composés par des « écrivains du premier ordre »⁴⁵, alors que les romans tels que le *Jin Ping Mei* 金瓶梅, le *Xiyou ji*, etc., ainsi que de divers recueils de contes et de nouvelles étaient classés dans la catégorie des ouvrages créés par des « écrivains du second ordre »⁴⁶. Bien que Bazin connût même l'existence des *Si da qi shu* 四大奇書 (quatre grands livres extraordinaires), il n'est pas parvenu à l'expliquer à ses lecteurs. Après avoir distingué trois espèces de romans chinois – historiques, mythologiques et enfin, de mœurs –, Bazin a logiquement classé le *Xiyou ji* parmi les romans de la veine mythologique, tout en avouant que, par rapport aux romans historiques, « on connaît moins les romans mythologiques », dont « le plus considérable » est « celui que les Chinois regardent comme un chef-d'œuvre et placent au nombre des quatre grands livres merveilleux », qui est « sans contredit le roman bouddhique intitulé *Si-yeou-ki*, ou *Voyage*

dans l'Occident »⁴⁷. Bazin cite les travaux de Théodore Pavie, mais ne propose pas de traduction de lui-même. Il présente à cet égard ses considérations :

Dans un autre temps, on aurait pu s'arrêter au roman mythologique ; mais quand un professeur célèbre a mis à notre portée la relation originale qui en a fourni le sujet, relation où l'on trouve l'exactitude historique à côté des récits légendaires, on renonce à parler du *Si-yeou-ki*. Le *Voyage de Hiouen-thsang dans l'Inde*, traduit du chinois par M. Stanislas Julien, est peut-être le plus beau monument de la philologie orientale, indépendamment du grand intérêt qui s'y attache.⁴⁸

- 17 Il faut préciser que l'ouvrage de Stanislas Julien cité par Bazin était la traduction de *Da Tang Daci'en si Sanzang fashi zhuan* 大唐大慈恩寺三藏法師傳 publiée en France la même année, qui est une biographie de Xuanzang établie par ses disciples Huili 慧立 et Yancong 彦崇 au VII^e siècle, que Stanislas Julien intitula *Histoire de la vie de Hiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde*⁴⁹, ouvrage qui forma le premier volume de la collection « Voyages des Pèlerins bouddhistes ». Les termes élogieux de Bazin accordés au travail historique et philologique, comparés à son indifférence douteuse envers le genre romanesque que représente le *Xiyou ji*, reflètent peu ou prou l'attitude générale que partageait le cercle sinologique à l'époque. Comme l'avait résumée en son temps Paul Demiéville (1894-1979) : « La relative absence de curiosité philosophique et esthétique, la négligence des belles-lettres, l'attitude de supériorité européenne qui faisait obstacle à tout comparatisme bien entendu, sont caractéristiques de ce siècle. »⁵⁰ L'observation de Lévy est, de ce point de vue, plus pénétrante : Bazin a « élégamment éludé une tâche qui aurait été au-dessus des moyens de la science sinologique d'alors »⁵¹.

Lorsque Stanislas Julien continuait à élargir sa collection de « Voyages » en traduisant avec un grande détermination les douze livres du *Da Tang xiyu ji* 大唐西域記, *Mémoires sur les contrées occidentales*⁵² dictés en chinois par Xuanzang à son disciple Bianji 辯機, Théodore Pavie, probablement encouragé par son maître, revisita enfin le *Xiyou ji* : vingt ans s'étaient écoulés.

IV. Le retour de Théodore Pavie

- 18 Dans les deux tomes du *Journal asiatique* de l'an 1857, Pavie publia une suite cohérente de deux études⁵³ prétendues basées sur le *Xiyou zhenquan*. L'œuvre en question y était toujours définie comme un « roman bouddhique chinois », dont le titre fut rendu simplement par « récit d'un voyage dans l'ouest »⁵⁴. En dépit de ses connaissances plus ou moins limitées, voire même erronées⁵⁵, à l'égard de cette œuvre, Pavie avait toutefois des points de vue hautement avancés et congrus :

L'on verra se produire en Chine, à côté des livres qui traitent du dogme, des romans pleins de fables et de merveilles. Des rêveries d'un *arhat* indien, qui médite gravement sur les perfections de Bouddha et sur les moyens de les acquérir ; des austères pensées d'un solitaire retiré dans la forêt, l'écrivain chinois saura tirer d'interminables récits, des pièces à grand spectacle [...] la littérature chinoise sait conserver les qualités qui lui sont propres, celles qui la distinguent de toutes les autres littératures orientales : la grâce, le naturel dans le récit, la finesse dans le détail et l'art de faire agir les êtres invraisemblables comme de simples mortels.⁵⁶

- 19 Précédés d'une introduction placée en tête du premier article, ces deux études sont, de fait, plutôt des traductions ; mais des traductions parfois interrompues par des commentaires de l'auteur, et dans lesquelles un certain nombre de passages du texte original sont abrégés, même sautés, et remplacés par des résumés. Quoi qu'il en soit, les parties traduites sont présentées assez fidèlement et sérieusement, qui plus est

accompagnées d'abondantes notes érudites parsemées de caractères chinois et de mots sanskrits ; certaines notes, gloses et quelques commentaires de l'édition chinoise ont même été traduits. Le passage cité ci-dessous suffit à illustrer le procédé appliqué par Pavie :

猴王聽說。滿心歡喜。朝上叩頭道。好。好。好。今日方知姓也。萬望師父慈悲。既然有姓。再乞賜個名字。卻好呼喚。祖師道。我門中有十二個字。分派起名。乃廣。大。智。慧。真。如。性。海。穎。悟。圓。覺。十二字。排到你。正當悟字。與你起個法名叫做孫悟空。好麼。猴王笑道。好。好。好。自今就叫做孫悟空也。正是：

鴻濛初闢原無姓 打破頑空須悟空⁵⁷

Le singe, transporté de joie, frappait la terre de son front, en criant : « Très-bien ! très-bien ! très-bien ! » Mais il voulait avoir aussi un petit nom, et comme il le réclamait à grands cris, l'immortel lui répondit : « Au-dessus de la porte il y a douze caractères inscrits ; séparez-les et tirez-en un petit nom. Ces caractères sont :

廣大智慧真如性海穎悟圓覺

« Par une intelligence d'une vaste étendue, on découvre les principes cachés de la nature ; si l'on est doué d'une capacité capable de tout embrasser, on arrive à les comprendre dans leur ensemble.

« Ces douze caractères rangés dans leur ordre vous conviennent parfaitement. On vous nommera *Sun-ou-kong** « le petit-fils qui veut connaître la parfaite quiétude. » N'est-ce pas bien ? — Très bien ! très-bien ! très-bien ! répliqua le roi des singes. » À partir de ce moment nous lui donnerons ces deux noms.

« En effet, né au temps des ténèbres épaisses, à l'origine du monde, il n'avait pas de nom de famille, mais après avoir brisé son enveloppe grossière et rude, il chercha à connaître la parfaite quiétude. »

* 孫悟空. Je prends ici le mot *kong* dans le sens d'abstraction, de repos et de détachement absolu.⁵⁸

- 20 Sur le plan du contenu, le premier article se consacre entièrement au chapitre I, soit l'épisode de la « Naissance de Sun-Ou-Kong »⁵⁹, alors que le deuxième article traite des chapitres II, III, IV, V et VI, qui couvrent l'« éducation de Sun-Ou-Kong », le « développement de son intelligence », « sa rébellion » au Ciel suivie par « sa défaite et sa chute »⁶⁰.

En ce qui concerne l'édition originale sur laquelle se basent ses traductions, nous constatons qu'il s'agit au moins de deux versions. Vu que Pavie a mis « *Xiyou zhenquan* » dans les titres de ses articles, nous croyons que cela démontre qu'il s'agit de l'original qu'il a principalement consulté. Mais tout en 1839, le problème des éditions n'est jamais limpide. Un lecteur s'embrouillera à la première vue des informations ainsi fournies par Pavie sur les exemplaires consultés :

Il en existe un bel exemplaire in-8° à la bibliothèque de l'Arsenal ; celui que je possède, et qui m'a été donné par M. Stanislas Julien, est d'un format plus petit ; les deux textes diffèrent en plusieurs endroits.⁶¹

- 21 Selon le catalogue des livres chinois⁶² établi par Maurice Courant (1865-1935), le *Xiyou ji* se situe dans la première section « romans » du chapitre VII qui est consacré aux « œuvres d'imagination »⁶³, et la Bibliothèque nationale de France conserve quatre exemplaires, complets ou défectueux, de différentes éditions de *Xiyou ji*, dont les volumes portent les cotes allant de 4031 à 4044. Afin de montrer plus clairement la situation, nous nous permettons de reprendre ci-dessous les descriptions bibliographiques que Courant avait minutieusement compilées et présentées il y a plus d'un siècle, et d'y ajouter, entre crochets, quelques transcriptions en *pinyin* désormais plus courantes suivis de leurs caractères chinois ; les notes qui accompagnent cet

inventaire sont de notre fait ; elles visent à fournir des informations supplémentaires non moins significantes :

4031-4035. 李卓吾先生批評西遊記 *Li tcho ou sien cheng phi phing si yeou ki*.

Voyage merveilleux en Occident (Si yeou ki), publié par Li Tcho-ou [Li Zhuowu 李卓吾].

Récit inspiré des voyages de Hiuen-tsang [Xuanzang 玄奘] et de divers autres bonzes. Réédition faite à Kin-ling [Jinling 金陵], à la salle Ta-ye [Daye tang 大業堂], d'après celle de Li Tcho-ou⁶⁴ ; l'ouvrage original daterait de l'époque mongole. Illustrations⁶⁵.

100 hoei [hui] (manquent les hoei 1 et 2). – Cordier, *Bibl. sinica*, 1870.

– H. A. Giles, *History of Chinese Literature*, p. 281.

Grand in-8⁶⁶. Titre noir sur blanc. 5 vol., demi-reliure (provenant de la bibl. de l' Arsenal).

Nouveau fonds 1661 à 1665.

4036-4039. 金聖歎加評西遊真詮 *Kin cheng than kia phing si yeou tchen tshiuén*.

Le Si yeou ki, édition de Kin Cheng-than [Jin Shengtan 金聖歎].

Annotée par Oou-yi-tseu [Wuyizi 悟一子], nom et postnom Tchhen Chi-pin [Chen Shibin 陳士斌], surnom Yun-cheng [Yunsheng 允生], avec préface d'un pseudonyme, Si-thang lao-jen [Xitang laoren 西堂老人, soit You Tong 尤洞] (1696) ; postface de Oou-yi-tseu. Gravé à la salle Lien-me [Lianmo tang 聯墨堂]⁶⁷. Illustrations.

20 livres (100 hoei)

In-12⁶⁸. Titre noir sur jaune. 4 vol., demi-reliure.

Nouveau fonds 110.

4040-4043. 增評西遊證道大奇書 *Tseng phing si yeou tcheng tao ta khi chou*.

Le Livre Merveilleux du Si yeou ki, édition augmentée.

Édition de Kin Cheng-than, différent fort peu de la précédente ; réimprimée⁶⁹ par les soins de Oang Siang-hiu [Wang Xiangxu 汪象旭] et Tshai Tcheou-han [Cai Zhouhan 蔡宙愨, soit Cai Yuanfang 蔡元放] ; préface par un pseudonyme, Ye-yun tchou-jen [Yeyun zhuren 野雲主人] (1750). Illustrations⁷⁰.

20 livres (100 hoei).

Grand in-8. Incomplet du livre 20, qui est remplacé par le livre correspondant d'un exemplaire de l'édition précédente. 4 vol., demi-rel., au chiffre de Napoléon III.

Nouveau fonds 1364 à 1367.

4044. 新刻全像批評西遊記 *Sin kho tshiuén siang phi phing si yeou ki*.

Le Si yeou ki, nouvelle édition illustrée⁷¹.

Livre 18 seulement (hoei 86 à 91⁷²).

Grand in-8. 1 vol., cartonnage.

Nouveau fonds 2381.⁷³

22 Rappelons qu'en 1839, Pavie avait utilisé un exemplaire in-18 – format plus petit qu'un in-8° – qui comporte l'histoire du bonze comme son chapitre IX. Nous avons déduit plus haut que cet exemplaire serait une édition de *Xiyou zhengdao shu*. Ici, nous pouvons

conjecturer davantage que cet in-18, qui est hors du catalogue de la Bibliothèque nationale de France, serait sans doute celui qui fut donné à Pavie par Stanislas Julien. Vu que ces deux textes « diffèrent en plusieurs endroits », ce bel exemplaire in-8° conservé à la bibliothèque de l’Arsenal devrait être celui commenté par Li Zhuowu qui sera transféré à la Bibliothèque nationale de France où il reçut les cotes 4031 à 4035. Cependant, dans le deuxième article, Pavie cite en plusieurs endroits des gloses et des notes qui, selon lui, venant d’une édition in-8° que « M. Stanislas Julien a bien voulu me communiquer »⁷⁴. Après avoir fait des comparaisons entre les éditions anciennes et modernes auxquelles nous avons accès, surtout celles détenues par la Bibliothèque nationale de France, nous trouvons que ces notes et gloses n’appartiennent qu’au *Xiyou zhengdao shu*, en voici deux preuves qui se trouvent dans le chapitre VI du roman :

抵住二郎神。說得那馬流元帥戰兢兢搖不得旌旗。崩芭二將虛怯怯使不得刀劍。

75

C’est ainsi qu’il fait face et tient tête à Tchîn-kun. Il ordonne à son premier lieutenant Ma-liéou, le chef des singes à croupion rouge, de combattre avec acharnement, mais il ne peut agiter les bannières. De son côté aussi, Pang-pa*, le second général (des singes), frappé de terreur, ne peut plus se servir de son glaive.

* 馬流 et 崩芭. Une note de l’édition in-8° indique que ce sont là des caractères purement phonétiques, et qui ne forment pas de sens.

- 23 En fait, la note que Pavie cite se trouve dans le chapitre III du *Xiyou ji*, où ces singes au noms bizarres entrent en scène pour la première fois. Nous reproduisons ci-dessous la phrase originale, suivie du commentaire fait par Chen Shibin, du *Xiyou zhengdao shu* à partir de l’exemplaire ancien de la cote 4040 (voir *supra*) digitalisé par le Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, tout en fournissant la traduction de Lévy pour en donner une idée du sens :

猴王將那四個老猴封為健將。將兩個赤尻馬猴喚做馬流二元帥。兩個通臂猿猴喚做崩芭二將軍。馬流崩芭似無意義卻有諧趣⁷⁶

Singet [...] conféra aux quatre vieux singes de hauts commandements, les deux macaques à croupe rouge étant nommés maréchaux Ma et Liu, tandis que les gibbons à long dos recevaient le titre de généraux Beng et Ba.⁷⁷

- 24 Alors que le commentaire composé des douze caractères « 馬流崩芭似無意義卻有諧趣 » (Ma, Liu, Beng et Ba semblent n’avoir aucun sens mais sont drôles), correspond évidemment à ce qu’indique Pavie dans la note cité plus haut. La preuve suivante nous confirme davantage que cette édition in-8° n’était autre qu’un exemplaire du *Xiyou zhengdao shu* :

大聖正與真君鬪時。忽見本營中妖猴驚散。自覺心慌。一慌則亂一亂則敗⁷⁸
(*Xiyou zhengdao shu*)

大聖忽見本營中羣猴驚散。自覺心慌。⁷⁹ (*Xiyou zhenquan*)

Pendant ce temps, le Grand Saint, leur roi, était aux prises avec Tchîn-kun. Quand il voit que les démons et les singes de son propre camp sont mis en déroute, il se trouble en son cœur*.

* L’éditeur chinois met en note : « Une fois troublé, il perd la tête ; une fois qu’il a perdu la tête, il est battu. »⁸⁰

- 25 Il nous semble qu’en traduisant ce passage, Pavie se basait plutôt sur le texte du *Xiyou zhengdao shu* que sur celui du *Xiyou zhenquan*. Après la note citée, Pavie a également traduit l’une des trois gloses placées en tête du chapitre, qui n’existaient que dans l’édition en question.

Cependant, l’identité et la provenance de l’édition in-8° qui était sous la main de Stanislas Julien restent invérifiables. Cette édition serait-elle celle qui portera les cotes de 4040 à 4043 ? C’est possible. L’exemplaire était d’ailleurs « au chiffre de Napoléon

III », soit procuré entre 1851 et 1870. Si Pavie le prit pour un exemplaire de *Xiyou zhenquan*, ce serait tout à fait explicable, parce que sous la dynastie des Qing, parmi les innombrables rééditions et réimpressions du soi-disant *Xiyou zhenquan*, les fausses éditions trompeuses, dont le contenu fut en effet celui du *Xiyou zhengdao shu* ou d'autres versions, n'y firent jamais défaut⁸¹.

Autant dire qu'au plein milieu du XIX^e siècle, Théodore Pavie se rendit évidemment compte de la complexité du système des éditions du *Xiyou ji*, mais il n'eut ni l'intention de se lancer dans des études philologiques ou bibliographiques approfondies, ni la volonté de fournir au lecteur des informations précises sur les éditions sur lesquelles étaient basées ses traductions. En d'autres termes, après tout, les dissemblances des différentes éditions n'entraveraient pas son projet rudimentaire, qui était « de rechercher et d'expliquer succinctement comment le peuple chinois, si guindé, si formaliste à son origine, au moins dans ses livres, en était venu à pécher par excès d'imagination »⁸², et de « donner une idée du style de ces étranges récits et de la manière dont ils sont exposés »⁸³.

V. Une œuvre exclue de la sinologie académique

26 Les tentatives héroïques de Théodore Pavie furent suivies nonobstant d'un demi-siècle de silence à l'égard du roman en question, encore qu'entre-temps de nouvelles traductions à partir de diverses œuvres en langue vulgaire — notamment des contes — ont été publiées. Du reste ces traductions ne concernaient guère des pièces majeures, certaines d'entre elles furent dispersées dans différentes revues orientales ou dans de petits livres à tirage modeste. En succédant à Léon d'Hervey de Saint-Denys (1822-1892) à la chaire de chinois au Collège de France, Édouard Chavannes (1865-1918) ouvrit une nouvelle ère pour les études sinologiques en France. Selon lui, la sinologie ne devrait pas être destinée à répondre au goût du public, ni le divertir ; elle devrait être bâtie sur une méthodologie scientifique et traiter de ce qui intéressait alors les sciences sociales naissantes, essentiellement la sociologie et l'histoire, tout en donnant la priorité aux études sur l'Antiquité, le fondement de la civilisation chinoise. Sous l'égide de Chavannes, les sciences sinologiques françaises parvinrent à maturité et, en ce qui concerne les valeurs littéraires régnantes du cercle sinologique des deux pays, « la jonction se fit, mais au moment précis où les Chinois eux-mêmes commençaient à remettre en question leurs valeurs traditionnelles »⁸⁴. Autrement dit, en tant que science austère, la sinologie française exclut désormais la littérature *stricto sensu* de son champ, la jugeant incompatible avec ses exigences scientifiques.

Au cours des cinq ou même six premières décennies du XX^e siècle, presque aucun effort planifié ou continu n'ont été fait pour rendre les chefs-d'œuvre de cette littérature disponibles dans des traductions dignes d'être qualifiées de véritables traductions littéraires. Dans une communication donnée lors d'une journée d'études organisée par l'Association française d'études chinoises en 1991, André Lévy a savamment rendu compte du regard porté sur la littérature chinoise dans le cercle sinologique français au cours de la première moitié du XX^e siècle :

Bref, jusque vers la moitié de ce siècle, la part de la sinologie universitaire dans les recherches intéressant la littérature *stricto sensu* est allée en décroissant. Il s'ensuivit que la traduction l'emporta proportionnellement de beaucoup sur la recherche et que, faute de pouvoir s'y appuyer, elle ne fut pas sans faiblesses évidentes : éditions choisies sans discernement, abrégés éhontés, « infidèles », oui,

trop souvent, « belles », trop rarement... [...] C'est que la sinologie académique de la première moitié du XX^e siècle s'interdisait le domaine « non scientifique » de la littérature et l'abandonnait aux « amateurs ».⁸⁵

- 27 Quant au roman *Xiyou ji*, pendant cette période, il fut abandonné à deux jésuites français résidant en Chine, puis à un faux amateur de la littérature chinoise, alors que deux jeunes étudiants chinois venus en France le traitaient comme un trésor issu de leur patrie.

1. Deux jésuites français

- 28 À partir de 1842, date à partir de laquelle les missionnaires et les jésuites européens s'étaient réinstallés en Chine, les études sinologiques furent graduellement reprises. Au cours des décennies suivantes, de nombreux ouvrages sinologiques virent le jour dans les deux centres principaux nouvellement fondés en Chine, l'un dans le Nord, à Ho-kien fou (Hejian fu 河間府) dans le Tche-li (Zhili 直隸), l'autre dans le Sud du fleuve Yangzi, à Zi-ka-wei (Xujiahui 徐家匯) de Shanghai. Les œuvres romanesques chinoises écrites en langue vulgaire n'étaient pas tombées dans l'oubli ; au contraire, les jésuites n'épargnèrent pas leurs efforts de les rendre en langues occidentales, sauf que ces traductions, souvent interlinéaires, étaient plutôt destinées aux élèves, dans le but de favoriser leur apprentissage du chinois, surtout de la langue parlée, et de faire mieux comprendre la syntaxe chinoise, tout en fournissant une peinture colorée de tous les aspects de la société chinoise. C'est pourquoi on les retrouve toujours dans des manuels.

- 29 Médecin ordonné prêtre en 1887, Léon Wieger (1856-1933) vint en Chine la même année pour remplir sa fonction dans le vicariat apostolique du Tche-li Sud-Est. Chargé pendant les premières années du travail d'hygiène, il fut bientôt orienté vers l'étude du chinois et des activités intellectuelles. Léon Wieger passa une quarantaine d'années en Chine et publia entre-temps de nombreux ouvrages sinologiques. Il travailla pendant des années avec Séraphin Couvreur (1835-1919), lui aussi prêtre jésuite et sinologue, au district Xian 獻縣 (Sienhsien).

En 1909, son recueil bilingue composé de 222 morceaux de récits populaires chinois, intitulé *Folk-lore chinois moderne*⁸⁶, fut publié par l'imprimerie de la mission catholique à Ho-kien fou. Dans sa « Préface », Wieger indique que le mot « moderne » dans le titre désigne que l'époque de la parution des pièces choisies est postérieure à la période Kaiyuan 開元 (713-741) de l'empereur Xuanzong 玄宗 des Tang⁸⁷. Le dernier morceau du recueil⁸⁸, la pièce du n° 222 est, selon l'indication du traducteur, tirée des chapitres X, XI et XII du *Xiyou ji*⁸⁹. On se rend tout de suite compte qu'il s'agit de la partie la plus instable du roman au cours de son évolution, puisqu'elle est souvent bouleversée par le chapitre interpolé. Wieger ne précisa pas davantage les informations bibliographiques sur l'exemplaire qu'il avait utilisé pour la traduction. Si l'on prend l'édition moderne courante commentée par Li Zhuowu, ces extraits choisis correspondent aux chapitres IX, X et XI. En citant l'ouvrage de Wieger dans la « Bibliographie sommaire », Lévy ne l'a pourtant pas mis en cause⁹⁰. Après avoir comparé le texte chinois avec différentes éditions des Qing qui, à l'instar du *Xiyou zhengdao shu*, déforment les épisodes en question en intégrant l'histoire de Xuanzang comme le neuvième chapitre, nous trouvons que, à l'exception de quelques passages versifiés disparus — probablement supprimés par le traducteur⁹¹ —, le texte principal de l'extrait chinois reproduit par Wieger est identique au celui du *Xinshuo Xiyou ji* 新說西遊記 (*Xiyou ji* selon une théorie

nouvelle)⁹² établi et préfacé en 1749 par Zhang Shushen 張書紳. Pour ainsi dire, la traduction de Wieger couvre effectivement à peu près la seconde moitié du chapitre X, la totalité du chapitre XI et le premier quart du chapitre XII.

L'attitude de Léon Wieger envers le genre romanesque chinois est délicate, même un peu contradictoire. Il déclare que dans sa traduction, il s'est efforcé de conserver « le style naïf, parfois maladroit, du narré chinois »⁹³. À la fin de l'ouvrage, il ajoute que, « pour variés que soient les détails de ces histoires, leurs thèmes sont peu nombreux »⁹⁴, et il s'arrête parce qu'il croit que les centaines de textes dont il dispose encore « n'ajouteraient à ce système aucun trait nouveau »⁹⁵, encore qu'il ait pourtant tant traduit et qu'il reconnaisse de bon cœur qu'« il est essentiel dans cette matière complexe et délicate, de s'abstenir de préjuger, de substituer, de confondre, d'introduire dans les interprétations de fausses valeurs »⁹⁶.

- 30 Missionnaire en Chine depuis 1886 jusqu'à la fin de sa vie, le prêtre jésuite français Henri Doré (1859-1931) mena des études sur la religion traditionnelle chinoise pendant son séjour à Shanghai et, de 1911 à 1938, l'Imprimerie de la mission catholique à l'Orphelinat de T'ou-sè-wè (Toushanwan 土山灣) à Zi-ka-wei publia dix-huit tomes de ses *Recherches sur les superstitions en Chine*, dont les trois derniers à titre posthume.

Étant l'un des principaux ouvrages consultés, le roman *Xiyou ji* fut évoqué et cité par Henri Doré dans plusieurs tomes de ses *Recherches*, et pour la plupart des cas, le titre de l'œuvre fait son apparition sous sa forme transcrite, *Si-yeou-ki*. Mais nous avons quand même constaté des occasions où l'auteur présenta sa manière de le traduire, même si toutes ses propositions ne furent pas identiques au cours des années : « *Voyage au Ciel occidental* »⁹⁷ dans le tome XIV, « *Annales du voyage au paradis de l'Ouest* »⁹⁸ se trouve dans le tome XVII, alors que les deux coexistent⁹⁹ dans le tome VIII paru en 1914, et que selon Henri Doré, « ce roman pourrait s'intituler : le Bouddhisme en légendes »¹⁰⁰. En même temps, il ne s'empêcha pas de considérer que le *Xiyou ji* fut le plus célèbre des romans « bouddhico-taoïstes »¹⁰¹. Il crut qu'il fut un chef-d'œuvre de « littérature populaire »¹⁰² et d'un certain genre littéraire qui reflète la popularisation du bouddhisme¹⁰³ et du taoïsme¹⁰⁴ par les écrits romanesques, et que l'auteur du roman fut Qiu Chuji 丘處機 (1148-1227)¹⁰⁵, bien qu'il se soit figuré autrefois que ce dernier vivait sous la dynastie de Ming¹⁰⁶.

Par rapport aux autres tomes des *Recherches*, le tome VIII traite du *Xiyou ji* plus longuement, en formulant les biographies des quatre pèlerins et du cheval-dragon. « Sun houzi » 孫猴子, qui est considéré par Doré comme le héros du récit, est effectivement présenté par un résumé des sept premiers chapitres et des passages relatifs du chapitre VIII du roman¹⁰⁷. Quant à « Sha heshang » 沙和尚¹⁰⁸ et « Zhu bajie » 豬八戒¹⁰⁹, les deux autres compagnons et protecteurs de l'équipe, ils sont brièvement introduits l'un et l'autre par des résumés des passages tirés du chapitre VIII, correspondant respectivement aux deux personnages ; celui de Zhu bajie est suivi d'une synthèse en quelques lignes de l'intrigue postérieure. L'article consacré à Xuanzang par Doré est un abrégé du chapitre IX du roman¹¹⁰ : il s'agit en effet du chapitre interpolé racontant l'histoire de la naissance et de la vengeance de Xuanzang. Ainsi sommes-nous informé que l'original que Doré avait consulté serait sans aucun doute une version de la dynastie des Qing. Le dernier paragraphe de l'article synthétise les expériences ultérieures de la vie du bonze, alors que l'« Appendice »¹¹¹ mis à la fin de l'article sert de biographie du cheval-dragon établi sur des extraits des chapitres VIII et XV.

En outre, nous trouvons deux morceaux de texte traduits par Doré d'une façon plutôt

libre. L'un concerne une partie du dialogue entre Erlang et Sun Wukong 孫悟空 tirée du chapitre VI du roman, et il est inséré dans le tome IX sous l'article consacré à Guankou shen 灌口神/Erlang shen 二郎神¹¹². L'autre, placé dans le tome XI, est un passage du chapitre X du roman qui vise à illustrer le culte des *menshen* 門神 (esprits gardiens des portes) en Chine¹¹³.

Enfin, pour quelques autres citations plus fragmentaires, on retrouve : l'histoire du père de Xuanzang qui avait relâché vivant une carpe incarnée par le roi dragon et qui serait ressuscité par ce dernier, afin d'expliquer pourquoi, dans les superstitions populaires chinoises, accorder la vie sauve à une carpe est considéré comme une bonne œuvre méritoire et rémunératoire pour l'autre monde¹¹⁴ ; la classification des rois dragons du *Xiyou ji* et leur palais du souverain¹¹⁵ ; les *pantao* 蟠桃, pêches d'immortalité, et le verger, la cueillette des pêches et les apprêts de cette fête¹¹⁶ ; la triade bouddhique du *Xiyou ji*¹¹⁷ ; les arguments en faveur du sexe féminin de Guanyin 觀音¹¹⁸ ; Dizang wang 地藏王 et les dix rois infernaux¹¹⁹ ; Li Jing 李靖 et son troisième fils Nezha 哪吒¹²⁰ ; les vraies fonctions de Wei Zheng 魏徵, ministre de l'empereur Tang Taizong 唐太宗, dans l'autre monde¹²¹ ; Lu Ban 魯班 et Zhang Ban 張班, les deux ministres des travaux publics de l'empereur de Jade, *Yuhuang dadi* 玉皇大帝¹²² ; les *Wu di* 五帝, les cinq empereurs ou les cinq souverains du Ciel¹²³ ; la politique générale à l'égard du bouddhisme de 618-700, surtout sous le règne de Taizong¹²⁴, etc.

L'attitude de Doré envers le texte du *Xiyou ji* est de le considérer comme un matériau textuel important qui peut soutenir ses recherches sur les croyances du peuple chinois. Ses traductions abrégées — si ces extraits peuvent être qualifiés comme des traductions au sens plus large — de certains passages du roman nous révèlent également le fait que l'œuvre romanesque n'est jamais présenté en tant que texte littéraire, bien que Doré se rende complètement compte que le *Xiyou ji*, qui « a été édité par centaines de milliers d'exemplaires »¹²⁵, est « un modèle de style romanesque, que les meilleurs écrivains du genre essaient d'imiter »¹²⁶, et que la « vogue immense »¹²⁷ que le roman connaît en fait « un des plus populaires du monde »¹²⁸. Mais de toute façon, ce qui intéresse le plus Doré, ce sont évidemment les divers phénomènes des superstitions que le roman englobe.

2. Un faux amateur

- 31 Georges Soulié (1878-1955), diplomate et traducteur fécond de la littérature chinoise, est également connu en qualité d'introducteur de l'acupuncture en France. À partir de 1917, il adopta « George Soulié de Morant » comme nom de plume, avec orthographe anglaise de son prénom, afin de se différencier de son frère aîné, l'écrivain Maurice Soulié (1869-1937)¹²⁹. Sous l'égide de Judith Gauthier (1845-1917), à l'âge de huit ans, Georges Soulié se mit à apprendre le chinois auprès d'elle et de Ding Dunling 丁敦齡 (1831-1886), précepteur chinois de celle-ci depuis 1863. Il partit pour la Chine en 1901 et y demeura dix ans¹³⁰. En 1912, soit l'année suivit son retour en France, ce sinologue « de terrain »¹³¹ publia, chez Mercure de France, son anthologie littéraire panoramique sous le titre d'*Essai sur la littérature chinoise*¹³², dont le chapitre X était consacré au théâtre et au roman du XIII^e au XVII^e siècle. Dans la troisième section du chapitre, « Le roman », l'auteur présente au lecteur quatre œuvres chinoises, à savoir le *Sanguo zhi yanyi* 三國志演義, le *Shuihu zhuan* 水滸傳, le *Xiyou ji* et le *Haoqiu zhuan* 好逑傳, dont les deux dernières sont suivies chacune d'un extrait de texte traduit par lui-même. En ce qui concerne la courte présentation précédant la traduction du *Xiyou ji*, on ne

peut que souscrire à l'avis de Lévy : dans cet ouvrage, Georges Soulié « témoigne des limites de la connaissance qu'on en avait en 1912 »¹³³. En accordant au roman « Le Voyage en Occident (Si yeou ki) » comme titre français, Georges Soulié indique qu'il date de l'époque mongole et que le nom de l'auteur reste inconnu. D'après lui, puisque c'est un « roman bouddhiste », il serait « fort instructif pour ceux qui s'intéressent aux fables que le public chinois a tirées de l'enseignement du bouddhisme »¹³⁴. Les extraits traduits correspondent à l'épisode de la descente de l'empereur Taizong des Tang aux Enfers, qui est, aux yeux du traducteur, « un des passages les plus curieux à cet égard », c'est-à-dire à l'égard de l'aspect soi-disant bouddhiste.

Comparé aux extraits présentés par Léon Wieger, le texte choisi par Georges Soulié commence exactement du même nœud du récit, là où le souverain Tang, après avoir fait un rêve étrange la veille, cherche le premier ministre Wei Zheng qui seul n'est pas présent à l'audience impériale. Selon l'indication mise en tête du texte traduit, la traduction de Georges Soulié couvre les chapitres X, XI et XII¹³⁵, mais elle ne se prolonge effectivement pas aussi longuement que ce que le traducteur le prétend. Georges Soulié n'a pas non plus précisé l'édition originale sur laquelle il a basé sa traduction. En comparant, parmi les fac-similés des éditions anciennes probables, les noms des fonctionnaires civils et des mandarins militaires mentionnés au premier paragraphe, on s'aperçoit que le texte de l'original ne se conforme qu'à celui du *Xinshuo Xiyou ji* de Zhang Shushen, et que ces passages correspondent en effet aux chapitres X et XI, plus précisément, la seconde moitié du chapitre X et un peu plus que la première moitié du chapitre XI de l'édition en question, ce qui est identique à la fin du chapitre IX jusqu'à la première moitié du chapitre XI de l'édition de Li Zhuowu. Les dernières lignes de la traduction constituent simplement un résumé de la trame qui suit, afin de compléter l'histoire. Une grande partie de l'original a été tronquée dans le texte traduit : des passages versifiés quasi-complètement supprimés, des descriptions détaillées, des conversations prolixes et d'autres parties qui ne pèsent pas lourd sur l'intrigue ont été largement omises. D'ailleurs, les contresens nombreux parsement la traduction. L'exemple que nous donnons ci-dessous illustrera bien sa manière de traduire :

他扯住太宗。再三嚷鬧不放。太宗籍口難言。只掙得汗流遍體。正在那難分難解之時。只見正南上香雲繚繞。彩霧飄飄。有一個女真人。上前將楊柳枝用手一擺。那沒頭的龍悲悲啼啼。竟往西北而去。原來這是觀音菩薩。領佛旨。上東土尋取經人。此住長安城都土地廟裡。夜聞鬼泣神號。特來喝退業龍。救脫皇帝。那龍竟到陰司地獄具告不題。却說太宗甦醒回來。只叫。有鬼。有鬼。¹³⁶

Il saisit T'ai-tsong deux ou trois fois sans pouvoir l'entraîner.

T'ai-tsong, la bouche paralysée, ne pouvant parler, sentit la sueur ruisseler sur tout son corps. Il s'éveilla et cria : il y a des spectres ! il y a des spectres !...¹³⁷

32 La traduction de Lévy :

Il s'était saisi de Taizong et renouvelait ses bruyantes protestations, sans vouloir le lâcher. Les dents serrées, l'empereur ne pouvait proférer le moindre mot ; il se débattait, le corps entier couvert de sueur. Au moment où la situation semblait sans issue, des volutes d'une fumée d'encens s'élevèrent dans un vol de nuées colorées, en plein sud : une immortelle s'avança et d'un coup de branche de saule fit disparaître vers le nord-ouest le dragon sans tête, en proie à la désolation et aux lamentations.

C'était la *bodhisattva* Guanyin qui, partie en quête d'un pèlerin sur l'ordre du Bouddha, s'était installée dans le temple de la divinité locale de la capitale. Entendant dans la nuit ces pleurs et sanglots de l'au-delà, elle était venue tout exprès chasser le dragon maléfique et délivrer l'empereur. Le dragon était parti droit aux tribunaux infernaux présenter sa plainte, dont nous ne dirons ici

davantage.

Reparlons de Taizong : quand il revint à lui, il ne sut qu'hurler : « Au fantôme ! Au fantôme ! »¹³⁸

33 Georges Soulié n'a pourtant pas ménagé ses éloges dans son ouvrage, arguant que la littérature chinoise était « la plus abondante et la plus variée du monde entier »¹³⁹. Malgré de telles opinions plus ou moins exagérées, il n'en demeure pourtant pas moins vrai que, généralement parlant, dans le domaine des études de la « littérature chinoise », Georges Soulié voyait plus loin que beaucoup de ses contemporains ; il était en avance sur eux à l'époque. Ce sinisant considérable a suggéré au lecteur européen de respecter « la différence profonde » qui existait « entre les cerveaux européens et asiatiques » et d'éviter de juger trop tôt ce qui leur était encore inconnu¹⁴⁰. Le fait qu'il prêta attention à la diversité et à la valeur particulière de la littératures chinoise en dehors des Livres classiques, surtout au genre romanesque « inférieur » qui était mal connu et sous-estimé depuis longtemps, constitue déjà une cause remarquable. Il a même noté que la langue employée par ces romans était « presque toujours la langue vulgaire (*sou houa*) »¹⁴¹. Comme ce que révèle André Lévy à sa décharge : « il faut rappeler que le domaine romanesque ne s'est ouvert à l'érudition scientifique qu'après la Première Guerre mondiale. Elle faisait alors en Chine des pas de géant. »¹⁴² Néanmoins, ce que Lévy semble avoir ignoré, c'est que Soulié reprendra sa traduction du *Xiyou ji* quelques années plus tard, mais d'une manière différente.

En 1924, les éditions de la Sirène publièrent en effet un livre illustré s'intitulant *Le Singe et le Pourceau. Aventures magiques chinoises du XIII^e siècle*¹⁴³, son nom d'auteur sur la couverture, mais portant la mention que ces aventures avaient été adaptées par Soulié, désormais sous pseudonyme de George Soulié de Morant. En proposant comme titre français « *Si-you tsi* “Mémoires d'un voyage vers l'Ouest” » dans une courte introduction, l'adaptateur signale que le roman raconte des aventures fantastiques inspirées des expériences réelles du « prêtre bouddhiste » Xuanzang envoyé en Inde de 629 à 645, et que cette œuvre, qu'il croyait créée en 1225, est « universellement attribué » à Qiu Chuji, « l'un des grands prêtres des Sciences Occultes »¹⁴⁴. C'est aussi à cause de cela que, dans le titre du livre, il date ces aventures au XIII^e siècle.

Cependant, dans l'« Addenda », Soulié de Morant déclare l'existence d'un fac-similé du *Da Tang Sanzang qu jing shihua* 大唐三藏取經詩話 (Chantefable de la quête des soutras par Tripitaka des grands Tang) publié par le savant épigraphiste et archéologue Luo Zhenyu 羅振玉 (1866-1940) en 1916 à Tianjin 天津, et selon ce dernier, le texte découvert devrait dater des Song. Cela, comme indique Soulié de Morant, fait remonter avec certitude à l'époque des Song la date de la première édition du *Xiyou ji*¹⁴⁵, et son attribution au prêtre taoïste Qiu Chuji « aurait à être prouvée »¹⁴⁶.

Quant au contenu, ce livre en 151 pages est divisé en dix chapitres, organisée dans l'ordre chronologique de l'histoire originale, commençant par le départ de Xuanzang des terres de l'Est pour l'Inde, se terminant par l'achèvement final de l'équipe à la montagne sainte. Les huit chapitres au milieu sont des adaptations abrégées de huit épisodes tirés du roman original. Un coup d'œil sur la table des matières suffira pour informer à quoi correspondent chacun de ces dix chapitres.

I.	Le prêtre Sann-Tsrang, envoyé aux Indes, trouve trois étranges disciples
II.	Pa-tsié le Pourceau succombe à la tentation du mariage. Il en est sévèrement puni

III.	Le Pourceau en éclaircur. Le Singe écrasé sous le poids de trois montagnes. Les cinq armes magiques de Lao-tse, chef des Immortels
IV.	Sann-tstrang mal accueilli dans un monastère. Le roi de Wou-tsi ressuscite trois ans après sa mort. Le lion bleu de Wenn-tchou
V.	Le Singe médecin du roi de la Ville-rouge. Le Loup-d'or de Kwann-ynn et ses trois clochettes
VI.	Le lion bleu de Wenn-tchou. L'éléphant blanc de Prou-siènn. Le grand oiseau Prong
VII.	Le roi tueur de prêtres. Le Singe en Barbier
VIII.	Le Lièvre-de-Jade et la Suivante de la Fée de la Lune
IX.	Un donateur a promis de nourrir dix mille prêtres. Le bien est parfois changé en mal
X.	La Cour de Jou-laé Fo sur le Mont-des-Âmes. Sann-Tstrang et le Singe deviennent des Bouddhas

- 34 Rappelons les points de vue que le traducteur avait exprimés à propos des œuvres littéraires chinoise en 1912 :

Les œuvres chinoises les plus belles, il faut le reconnaître, nous semblent confuses. Des divisions parfaitement conçues font croire tout d'abord au développement égal d'un ensemble calculé ; mais, dans chacun de ces casiers, nous avons une impression de désordre et d'exubérance comparable à ce que nous éprouvons devant les merveilleux temples hindous : l'exagération du détail ornemental nous gêne pour goûter l'aspect général.¹⁴⁷

- 35 Le « désordre » rend incompréhensibles les œuvres. Afin de se débarrasser de ce « désordre » ennuyeux et de cette « exubérance » superflue, il faut couper les détails et les ornements pour que le texte soit clair et concis :

Nous admirons la clarté parce que nous n'avons pas la force de percer ce qui n'est pas immédiatement compréhensible, ni de reconstituer les grandes lignes d'un plan sous le détail des ornements. La concision nous est nécessaire, parce que nous n'avons pas la patience de lire un livre un peu long : Balzac nous paraît déjà fatigant. Seules, les intelligences puissantes, parmi nous, comprennent et apprécient certains ouvrages que le public accuse d'obscurité ou de monotonie.¹⁴⁸

- 36 Ces opinions pourraient expliquer la raison pour laquelle ce faux amateur de la littérature chinoise pensait qu'une telle adaptation grotesque était à la fois faisable et indispensable. Sous sa plume, le roman-fleuve *Xiyou ji* a été violemment compressé en cent cinquante pages, à l'instar de son *Lotus-d'Or*¹⁴⁹ adapté du *Jin Ping Mei* en quelque deux cents pages. Mais si l'on considère ses autres « belles infidèles » — soit gratuitement abrégées, soit truffées de contresens, soit les deux — qu'il a achevées au cours de la même période, ce procédé peu respectable n'est en rien étonnant.

3. Deux jeunes étudiants chinois

- 37 Le mouvement du 4 mai 1919, surtout celui de la « Nouvelle culture », qui préconisait de restituer et de défendre la valeur authentiquement littéraire de la littérature composée en langue vulgaire, le *baihua wenxue* 白話文學, déborda en France par le biais de jeunes étudiants chinois qui écriront, dans les années 1930, à Paris comme à Lyon,

un certain nombre de thèses traitant de ce genre de création littéraire chinoise de la période prémoderne. Chacune de ces études avait sa portée historique à l'époque. Bien qu'elles soient plutôt dépassées quand on les considère aujourd'hui, nous pouvons quand même y trouver des informations utiles.

38 Il est vrai que la thèse soutenue en 1933 à l'Université de Paris s'intitulant *Essai critique et bibliographique sur le roman chinois*¹⁵⁰ d'Ou Itai (Wu Yitai 吳益泰), le répétiteur de chinois de René Étiemble (1909-2002) aux Langues O'¹⁵¹, s'inspira largement du *Zhongguo xiaoshuo shilüe* 中國小說史略 de Lu Xun 魯迅 (1881-1936), mais à l'époque, c'était effectivement l'une des meilleures études en langue occidentale sur la fiction chinoise. En un sens, cette thèse de doctorat avait pour objet de présenter systématiquement les romans chinois au public français qui, d'après l'auteur, « ignore le roman chinois »¹⁵². Selon l'observation de l'auteur, les romans chinois connus en France n'étaient que des ouvrages de second plan traduits au XIX^e siècle, tels le *Yu Jiao Li* 玉嬌梨, le *Ping Shan Leng Yan* 平山冷燕, le *Haoqiu zhuan* ou certaines nouvelles du *Jingu qiguan* 今古奇觀. Les « quatre livres extraordinaires » de la dynastie des Ming n'avaient été traduits que partiellement. Toutes ces traductions anciennes n'étaient d'ailleurs presque plus accessibles pour diverses raisons. En plus, Ou estimait qu'à l'époque en France, il n'existait pas d'« études des romans chinois en général »¹⁵³ ; il entreprit donc cette étude pour y examiner et analyser, « soit au point de vue bibliographique, soit au point de vue littéraire »¹⁵⁴, une trentaine de pièces romanesques dans le cadre d'une classification personnelle, tout en tirant un nombre d'extraits pour les traduire en français.

Le *Xiyou ji*, dont le titre est rendu en français par l'auteur par « Le Voyage vers l'Occident »¹⁵⁵ ou « Histoires du voyage vers l'Occident »¹⁵⁶, est classé dans le groupe des « romans de magie », et selon Ou, cette appellation est identique à celle en chinois de *shen mo xiaoshuo* 神魔小說 (« Romans des esprits et des magiciens »¹⁵⁷). Ou Itai explique en termes ambigus que celle-ci est proposée par « les écrivains contemporains qui ont étudié les romans chinois »¹⁵⁸.

La présentation de l'œuvre élaborée par Ou Itai reflète pleinement les connaissances limitées et les hypothèses erronées plus ou moins partagées par les chercheurs du *Xiyou ji* à l'époque. Bien qu'il affirme que le roman avait été écrit par Wu Cheng'en, il souligne en même temps qu'avant sa parution, il existait déjà l'œuvre de Yang Zhihe 楊致和 qui est « identique comme plan »¹⁵⁹ au roman de Wu Cheng'en, et qu'« il est fort probable que ce dernier s'en est servi pour écrire son ouvrage »¹⁶⁰.

Cependant, Ou Itai, en s'appuyant seulement sur quelques éditions qu'il avait sous la main, forge une conclusion erronée en proposant que le neuvième chapitre de l'exemplaire en sa possession, qui dépeint la mort des parents de Xuanzang et la vengeance de ce dernier, a été ajouté par Wu Cheng'en, arguant simplement que cet épisode est introuvable dans le « roman précédent »¹⁶¹. Quoi qu'il en soit, cette déclaration nous révèle que le soi-disant « *Xiyou ji* de Wu Cheng'en » que Ou Itai désignait est en fait une édition de la dynastie des Qing, puisque ce n'était qu'alors que le chapitre interpolé a commencé à être intégré dans le corps du récit. Mais Ou Itai n'a jamais précisé l'édition originale sur laquelle il a basé son travail. Au commencement de la section, il indique que le roman *Xiyou ji* figure au catalogue de Maurice Courant sous les cotes 4036-4044, alors que les cotes 4031-4035, qui sont attribuées à l'édition commentée Li Zhuowu et réimprimée par le Daye-tang à Nankin, sont laissées dans l'ombre sans raison valable. Supposons que les cotes mentionnées représentent simplement les éditions consultées par Ou Itai pour sa traduction, et vu que la cote 4044

que nous avons citée plus haut propose seulement le Livre XVIII d'une édition des Ming, il nous reste que deux possibilités : soit le *Xiyou zhenquan* (4036-4039), soit le *Xiyou zhengdao shu* (4040-4043). Les deux éditions sont toutes deux parues dans la dynastie des Qing et sur l'aspect textuel, elles sont si peu différentes qu'il serait difficile de dire à quelle édition appartiendrait un certain morceau de texte tiré à part, *a fortiori* pour ce court extrait venant du chapitre VI déjà traduit en français par Ou Itaï.

Nous avons quand même trouvé un indice. Au cours d'une série de transformations, Erlang zhenjun 二郎真君 (Vrai Seigneur Erlang), en s'apercevant que Sun Wukong s'est métamorphosé en moineau, se transforme en épervier. Pour la même phrase, nous lisons dans le *Xiyou zhengdao shu* : « Yaoshen yibian bianzuo ge songying » 搖身一變變作個鷹, et dans le *Xiyou zhenquan* : « Yaoshen yibian bianzuo ge eying'er » 搖身一變變作箇餓鷹兒. Selon le *Kangxi zidian* 康熙字典 (Dictionnaire de caractères de Kangxi), un *song* 鷹 qui ressemble à un aigle mais petit, peut faire sa proie d'un moineau (« 鷹似鷹而小能捕雀 »). Un *song* n'est donc pas forcément affamé. Regardons la traduction de Ou Itaï : « [...] se secouant, se transforma en un faucon affamé »¹⁶². Le texte traduit parle de lui-même. Il serait fort possible que l'extrait en question soit tiré d'un exemplaire du *Xiyou zhenquan*, qui serait probablement celui conservé désormais à la Bibliothèque nationale de France.

En tant que traducteur, Ou Itaï prétendait vouloir « suivre l'original du plus près possible », car « seule la traduction littérale peut montrer les particularités de style et les naïvetés ou finesses d'une langue »¹⁶³. Néanmoins, dans cet épisode serré, compact et déjà assez court, un passage non moins intéressant de 310 caractères a été supprimé par Ou Itaï qui le remplace avec un résumé fade de l'intrigue mis entre parenthèses :

(Ta-cheng se transforme successivement en serpent d'eau, en outarde, tandis que Eul-lang se métamorphose en cigogne grise, et à la fin, reprenant sa figure naturelle, d'une balle le fait tomber à terre. Le singe se transforme alors en un petit temple.)¹⁶⁴

- 39 En fouillant l'épisode dans l'original, nous avons trouvé les phrases suivantes, remarquablement expressives :

水蛇跳一跳。又變做一隻花鴿。木木樗樗的立在粿汀之上。二郎見他變得低。那花鴿乃鳥中至賤至淫之物。不拘鸞鳳鷹鴉都與交羣。故此不去攏傍。¹⁶⁵

- 40 Lisons plutôt la traduction de Lévy pour en avoir une idée :

[...] le serpent d'eau qui, d'un bond, se transforma encore une fois : une buse tachetée se tenait immobile et solitaire au-dessus des renouées.

Quand Erlang vit qu'il s'était changé en ce qu'il y a de plus vil — il n'y a en effet parmi les oiseaux aucune créature aussi méprisable, aussi dépravée que la buse tachetée, qui s'accouple avec n'importe quoi, phénix, autour ou corbeau —, il ne chercha pas à l'approcher [...].¹⁶⁶

- 41 Jugeait-il ces phrases infâmes pour représenter ce digne roman ? Abimeraient-elles l'image de Sun Wukong ? On ne peut que faire des conjectures sur l'intention du traducteur.

En outre, d'après Ou Itaï, le *Tang Sanzang chushen quanzhuan* 唐三藏出身全傳 (Biographie complète de la vocation de Sanzang) et l'œuvre de Wu Cheng'en constituent ensemble « les deux *Xiyou ji* ». Afin de donner une idée de la ressemblance et de la différence qui existent entre les deux œuvres, la traduction de l'extrait du *Xiyou zhenquan* est précédée par un texte traduit du même épisode du roman de Yang Zhihe, soit de la sixième section intitulée « Zhenjun shouzhuo Houwang » 真君收捉猴王 (Le Vrai Seigneur capture le Roi des singes) qui décrit le combat entre Sun Wukong et

Erlang¹⁶⁷. Ce ne serait pas une mauvaise idée de mettre en place cette comparaison, si le but n'était pas de démontrer un peu ingénument « quel parti Wou Tch'eng-ngen a tiré d'un passage somme toute insignifiant »¹⁶⁸.

42. Toujours en 1933, soit trois ans après avoir obtenu son diplôme de doctorat à l'Institut franco-chinois de Lyon, Hsu Sung-nien (Xu Songnian 徐頌年, nom d'origine de Xu Zhongnian 徐仲年, 1904-1981) fit publier à Paris son *Anthologie de la littérature chinoise des origines à nos jours*¹⁶⁹. La décision d'entreprendre cette compilation fut motivée, selon Hsu, par la situation embarrassante formée par les anthologies de la littérature chinoise déjà existantes : « Les unes sont partielles et s'arrêtent longtemps avant notre époque ; les autres sont partiales. Leur commune lacune, c'est la suppression du roman et du théâtre. »¹⁷⁰ Déterminé à « faire de nouvelles recherches » et à « établir un nouveau plan et un nouveau classement » pour les œuvres littéraires chinoise, Hsu voulait en même temps que cette anthologie comprenne « tous les morceaux qu'un aspirant à la littérature chinoise doit connaître », tout en réservant « une large place à la poésie, particulièrement riche, au roman, injustement négligé jusqu'à présent, et au théâtre, considéré à tort par nos anciens lettrés comme un art mineur »¹⁷¹. De plus, Hsu attachait de l'importance à la précision des informations fournies, ainsi qu'à l'impartialité à l'égard de la sélection et de la critique des pièces choisies.

Sous le titre de *Relation d'un voyage aux pays d'Occident*¹⁷², le *Xiyou ji* figure à côté du *Jin Ping Mei* en tant que l'un des deux romans de Ming « tout à fait typiques » qui « méritent sérieusement notre attention »¹⁷³. Cependant, lorsque le lecteur est averti que l'auteur du *Xiyou ji* en cent chapitres serait attribué à certain nommé Wu Cheng'en, il est également informé à tort, dans une certaine mesure, que la création de l'œuvre de Wu Cheng'en fut chronologiquement précédée par celle du *Tang Sanzang chushen quanzhuan* de Yang Zhihe, dont le nom peut être formé de différentes manières, par différents caractères chinois. Autrement dit, limité par ses connaissances d'alors, Hsu risquait de considérer que les travaux de Wu Cheng'en pourraient être alimentés par ceux de Yang Zhihe — Hsu et Ou sont parvenus à un consensus sur ce point —, bien qu'il ait affirmé que le talent et l'imagination de Wu dépassent de beaucoup ceux de Yang¹⁷⁴.

Hsu utilise le *Xiyou zhenquan* de l'édition préfacée en 1696 par You Tong 尤同 comme l'original pour réaliser sa traduction de deux extraits tirés respectivement des chapitres VI et LX. Le premier extrait, intitulé « Les transformations du singe-bonze Souen »¹⁷⁵, est introduit par un résumé du contexte et de l'intrigue des chapitres précédents ; également précédé d'un résumé, le deuxième extrait, s'intitulant simplement « La Montagne enflammée »¹⁷⁶, est suivi à la fin par un aperçu de l'action du chapitre LXI.

La meilleure méthode de traduction, pour Hsu, est celle de « la traduction serrée ». Il entend par ce terme « toute traduction rigoureusement fidèle à l'idée exprimée dans le texte original », tout en admettant que « la méthode de la traduction “mot à mot” n'est pas infaillible » :

D'abord, on n'arrive pas toujours à trouver une expression, une tournure de phrase, un mot français qui corresponde exactement aux caractères chinois. Ensuite, admettons qu'on y parvienne, un morceau littéraire ainsi traduit donnerait-il une idée même approximative du texte original ? J'ai donc traduit mot à mot chaque fois que je l'ai pu ; mais là où il m'a été impossible d'employer cette méthode, j'ai cherché et employé les tournures de phrase, les expressions ou les mots français qui approchent le plus du texte chinois.¹⁷⁷

- 43 La méthode de traduction ainsi résumée est en effet applicable à l'ensemble des textes réunis par Hsu dans l'anthologie. A-t-il réussi à répondre les attentes de lecteur lorsqu'il s'agissait de la traduction du roman *Xiyou ji* ? Examinons l'exemple suivant tiré du chapitre LX du roman :

怎麼自家的寶貝事情也都忘了。只將左手大指頭捻着那柄兒上第七縷紅絲。念一聲。咽噓呵吸嚙吹呼。即長一大二尺。¹⁷⁸

[...] vous avez oublié jusqu'au maniement de notre trésor ! Mettez votre pouce gauche sur le septième fil rouge du manche de cet éventail et prononcez ces mots magiques : *yen, hui, ho, hi, hi, tch'ouei, hou**, l'éventail prend tout de suite une hauteur de douze pieds.

* Ces mots n'ont aucun sens ici.¹⁷⁹

- 44 La traduction de Lévy :

Tu as donc tout oublié, même ce qui concerne ton propre trésor ! Tu presses sous ton pouce gauche le septième fil de soie rouge du manche en récitant *hasusisasouffle** : il grandira aussitôt de douze pieds.¹⁸⁰

* *Huixuhexixichuihu* : il ne s'agit pas d'une suite de sons arbitraires, mais d'une série de mots évoquant le souffle et l'expiration, à l'exception du premier des deux *xi*.¹⁸¹

- 45 La différence ici réside principalement dans la traduction de l'incantation. Étant donné qu'elle sera mémorisée et récitée par Sun Wukong plus tard, elle ne devrait pas être totalement aléatoire. D'ailleurs, la traduction créative découlant de l'imagination admirable de Lévy l'a fait encore plus semblable à un mantra.

VI. De *Monkey* au *Singe pèlerin*

- 46 Suite à *A Mission to Heaven* (1913) de Timothy Richard (1845-1919), *The Buddhist Pilgrim's Progress* (1930) de Helen M. Hayes (1906-1987) et de nombreuses traductions partielles du roman *Xiyou ji* parues depuis 1884 dans des journaux, des périodiques, des anthologies de récits, des ouvrages sur l'histoire littéraire, des ouvrages sinologiques ou d'apprentissage de la langue chinoise¹⁸², les éditions londoniennes George Allen & Unwin publièrent, en juillet 1942, *Monkey*¹⁸³, traduction abrégée d'Arthur Waley (1889-1966), traducteur, orientaliste et sinologue anglais de renom. L'année suivante, ce *Monkey*¹⁸⁴ débarqua à New York, avec une introduction rédigée le 15 décembre 1942 par Hu Shi 胡適 (1891-1962), ancien ambassadeur de Chine à Washington. « Readily accessible to the Western imagination »¹⁸⁵ d'après C. T. Hsia 夏志清 (1921-2013), cette traduction de Waley, qui sera rendue en français par George Deniker (1885-1952) sous le titre *Le Singe pèlerin ou Le Pèlerinage d'Occident (Si-Yeou-Ki)*¹⁸⁶, atteindra son lectorat français en 1951 grâce à l'intérêt des éditions Payot et deviendra sans doute la version la plus populaire dans les deux langues, même jusqu'à aujourd'hui. À l'instar de l'éditeur américain qui avait indiqué sur la couverture que le roman était « the most widely read folk novel of China », l'éditeur français, apparemment plus ambitieux, entoura le livre avec un bandeau blanc sur lequel était imprimé en grosses lettres rouge « le plus célèbre des romans chinois ». L'entrée dans le format poche et bon nombre de rééditions¹⁸⁷ témoignent de la persistance de son succès pendant plusieurs décennies. Le texte qu'Arthur Waley a utilisé pour sa traduction était celui qui avait été publié en 1921 par la maison d'édition Yadong 亞東圖書館 de Shanghai¹⁸⁸, soit la première édition typographique et ponctuée de manière moderne du roman. En fait, cette édition, intitulée *Guben Xiyou ji* 古本西遊記, était basée sur le *Xinshuo Xiyou ji* de Zhang Shushen. Le texte, mis au point par Wang Yuanfang 汪原放 — qui a été en même temps

responsable de la ponctuation —, Zhang Xilü 章希呂 et Yu Changzhi 余昌之, est précédé d'une longue et savante introduction par Hu Shi et d'une préface succincte de Chen Duxiu 陳獨秀 (1879-1942).

Hu Shi, dans son introduction pour l'édition américaine, a limpidement éclairé la composition de la traduction de Waley¹⁸⁹. Si l'on divisait le roman en trois parties principales, la partie I serait composée des chapitres 1-7 qui racontent l'histoire du Singe, la partie II, représentée par l'histoire de Xuanzang et l'origine de sa mission vers l'Inde, équivaldrait aux chapitres 8-12, et enfin la partie III, qui englobe les chapitres 13-100, constituerait la pérégrination en elle-même. La traduction de Waley en trente chapitres renferme la partie I et la partie II presque entièrement, sa division des chapitres correspond exactement à celle des douze premiers chapitres de l'original. Quant aux quatre-vingt-huit chapitres restants, seulement dix-huit ont été traduits, à savoir les chapitres 13-15 (XIII-XV), 18-19 (XVI-XVII), 22 (XVIII), 37-39 (XIX-XXI), 44-46 (XXII-XXIV), 47-49 (XXV-XXVII) et 98-100 (XXVIII-XXX). On notera que la quasi-totalité de la seconde moitié du livre, soit les chapitres 50-97 en particulier, ont été complètement omis par Waley. Des maints épisodes après la conversion des trois disciples, Waley n'en a sélectionné que quatre : l'histoire au pays de Coq-Corbeau (XIX-XXI), l'histoire au pays de Char-Tard (XXII-XXIV), l'histoire au fleuve de Communion-avec-le-Ciel (XXV-XXVII) et la dernière épreuve causée par la tortue blanche (XXIX)¹⁹⁰. Pour la première édition publiée à Londres, tous les chapitres étaient sans titre, alors que l'éditeur américain avait décidé, pour seulement la table des matières, d'ajouter à chaque épisode un titre qui résume l'intrigue, de sorte que plusieurs chapitres partagent le même titre. La traduction française, à son tour, suit plus ou moins cette pratique mais va plus loin jusqu'à fournir pour chaque chapitre un argument variant entre deux et sept lignes dans la table des matières.

Comme le jugeait C. T. Hsia, si le roman *Xiyou ji* était traduit dans son intégrité, il pourrait s'avérer fastidieux à lire pour le lecteur occidental, parce que nombre de ses épisodes sont répétitifs, bien qu'ils soient invariablement narrés avec brio¹⁹¹. Dans la préface, Arthur Waley précise son approche et explique également expliqu la raison pour laquelle il a traduit le roman de cette manière :

Le texte original en est, à dire vrai, d'une longueur extrême et il est d'usage de le lire dans des éditions abrégées. L'abréviation ne porte d'ailleurs pas sur le nombre des épisodes, qui est le même que dans le texte intégral, mais chacun d'eux est réduit de longueur par d'impitoyables coupures, affectant notamment les dialogues. J'ai pour ma part, usé de la méthode inverse : j'ai délibérément supprimé nombre d'épisodes, mais ceux que j'ai retenus, je les ai traduits presqu'*in extenso* en omettant toutefois quelques passages en vers, qu'une transcription aurait très mal rendus.¹⁹²

47 Dans son l'évaluation de cette traduction, Lévy retient qu'elle est « allégée des parties versifiées ou descriptives, mais relativement complète des épisodes retenus, dans un style vivant, respectant le rythme narratif »¹⁹³ et son style est pour lui « un bonheur inimitable, [qui] a fait de sa traduction un classique »¹⁹⁴. Bien que Waley se permette « quelques libertés avec le texte qu'il simplifie », elles peuvent toutefois « se justifier par des trouvailles enviables »¹⁹⁵. Quant à la version française, elle « fait passer la fluidité et la simplicité de l'original anglais », quoique « sans toujours parvenir à en rendre les bonheurs de style », cela ne l'empêche pas d'être qualifiée de « bonne traduction »¹⁹⁶.

Quoi qu'il en soit, il faut tout de même souligner le fait que Waley a défini le roman

comme un « énorme conte de fées »¹⁹⁷ (« *long fairy tale* »¹⁹⁸), ce qui pourrait sans doute amener le lecteur à se tromper sur le genre de l'œuvre. Lévy, qui n'a pas spécifiquement signalé cette impropriété, a toutefois remarqué que le texte anglais a été traité effectivement comme un conte de fées par le traducteur français dès le tout début¹⁹⁹. Mais de toute façon, ce qui doit toujours être pris en considération, c'est que George Deniker, « qui avait une certaine connaissance du chinois »²⁰⁰, a fondé sa traduction sur un texte déjà traduit une fois. Si la première traduction entraînait inévitablement une déviation de sens ou une perte d'informations, alors la deuxième traduction, dans la plupart des cas, serait plus susceptible d'accentuer cette tendance insatisfaisante. On ne saurait mieux formuler ce point que Lévy : « la déperdition est fatale au passage d'une langue à une autre. Elle ne gagne rien à être doublée. »²⁰¹ Comme l'ont démontré par plusieurs exemples cités par Lévy²⁰² dans son « Introduction », si le lecteur français la trouvaient excellente, la plus grande partie du mérite reviendrait sans doute à Waley, alors que les défauts devraient être attribués non seulement à ce dernier, mais aussi à la pratique assumée par Deniker de la traduction « doublée » qui, par sa nature intrinsèque destructrice, a évidemment joué un rôle complice.

VII. Louis Avenol et le « triomphe de l'à-peu-près »

⁴⁸ En 1957, parut aux Éditions du Seuil *Si Yeou Ki ou Le Voyage en Occident*²⁰³, une nouvelle traduction française du roman *Xiyou ji* présentée par Louis Avenol. En ce qui concerne le traducteur et le contexte de sa traduction du roman, les informations qui nous sont parvenues restent très limitées. Un compte rendu paru en 1958 dans *Le Monde* nous fait savoir que le traducteur fut l'ancien secrétaire général de la défunte Société des Nations, et qu'il avait traduit ce livre « il y a une vingtaine d'années »²⁰⁴. Autrement dit, si les informations fournies par *Le Monde* sont fiables, ce « Louis Avenol » serait donc en quelque sorte le pseudonyme de Joseph Louis Anne Avenol (1879-1952), diplomate français et secrétaire général de la Société des Nations de 1933 à 1940, lequel avait peut-être traduit le roman dans les années 1930, ce qui confirme d'ailleurs la déduction de Lévy : l'œuvre de Louis Avenol fut « probablement menée bien avant celle d'Arthur Waley »²⁰⁵.

La traduction de Louis Avenol se base, selon l'indication du traducteur lui-même, sur une version publiée à Shanghai en 1909 par la maison d'édition nommée Wen Cheng²⁰⁶. Vu que le texte traduit comprend cent chapitres, et que l'épisode de la naissance et de la jeunesse de Xuanzang devient le chapitre IX tout en arrangeant les chapitres IX-XII de l'édition la plus ancienne, l'original qu'Avenol utilise devrait être une édition des Qing²⁰⁷.

Comme le souligne André Lévy, étant la première traduction en langue occidentale qui porte sur les cent chapitres au complet, l'entreprise d'Avenol est avant tout une œuvre « héroïque »²⁰⁸, « un travail de pionnier »²⁰⁹ qui a « fait connaître le roman en son entier »²¹⁰ et qui, par rapport au *Singe pèlerin*, a permis de « se faire une idée plus complète de la trame narrative »²¹¹ de l'ouvrage. Avec la traduction de Waley rendue en français par Deniker, celle d'Avenol a également contribué à lui faire gagner des millions de lecteurs. L'attitude de Lévy envers cette tentative courageuse est plutôt pertinente et assez compréhensive :

[...] que l'on se représente la difficulté d'un texte truffé de termes bouddhistes et taoïstes, sans parler des formes dialectales, en un temps où l'on ne pouvait

s'appuyer sur aucune traduction de quelque étendue, sauf japonaise, langue qu'Avenol n'entendait point. Puisqu'il existait de bonnes éditions, accessibles depuis le siècle dernier, il faut croire que le traducteur ne disposait pas des moyens de les reconnaître ou de se les procurer.²¹²

- 49 En mettant la traduction d'Avenol sur le même plan que le travail de Waley, Paul Demiéville, dans son compte rendu publié en 1958, la critiqua en toute rigueur, et n'eut aucune intention de dissimuler sa déception :

On avait du *Si-yeou-ki* une version anglaise d'Arthur Waley, très abrégée tant quant au nombre des chapitres (environ un tiers) que dans le détail du texte. La présente traduction [...] comprend les cent chapitres et en principe tous l'ensemble du texte, bien que les poèmes soient presque tous omis (comme dans Waley) et que la prose soit souvent résumée. Mais, alors que Waley rend avec fidélité ce qu'il a choisi de traduire, ici c'est le triomphe de l'à-peu-près. On se demande si le traducteur sait vraiment le chinois ou s'il n'a pas suivi, dans une certaine mesure, un interprète chinois qui n'avait cure d'être trop exact.²¹³

- 50 Vu que dans ce compte rendu, Demiéville nous avait déjà proposé ses propres traductions à comparer avec celle de Louis Avenol et signalé en l'occurrence nombre de fautes commises par celui-ci, nous nous permettrons de pas prendre la peine de procéder à la confrontation des traductions avec l'original. D'après Lévy, si l'on compare les deux traductions en question, « leurs mérites et démérites ne sont pas du même ordre »²¹⁴. Le texte traduit par Avenol est complet sur l'aspect de la trame, sa division à l'instar de l'original en cent chapitres est d'ailleurs assez déroutante, mais sur l'aspect purement textuel, c'est loin d'être une traduction intégrale. Comme il le souligne encore, « on se rend compte qu'Arthur Waley a considérablement allégé son texte, il ne s'en cache pas, mais non que Louis Avenol ou son édition l'a sensiblement raccourci »²¹⁵. En fait, Avenol ou son édition n'a jamais déclaré sa décision d'abrégé considérablement le texte de départ, si bien qu'on peut se demander s'il ne s'agirait pas à l'origine d'une édition chinoise abrégée. Ce silence peut-il s'interpréter comme une échappatoire pour ne pas prétendre expressément que la traduction est complète et intégrale ? Les traductions proposées par Demiéville dans son compte rendu, correspondant aux mêmes passages présentés par Avenol, ont déjà démontré, d'une façon convaincante, « comment, et à quel prix, la version de Louis Avenol réduit le texte de départ à moins de la moitié de ce qu'il représente en français »²¹⁶, ainsi que les inexactitudes qui ne sont sans doute « pas très graves »²¹⁷ et qui s'éparpillent un peu partout dans le texte d'arrivée.

Sur le plan de la disposition du contenu du livre, Louis Avenol ou son éditeur ont décidé de regrouper les cent *hui* en quarante-cinq épisodes d'un à sept chapitres, chacun épisode doté d'un titre général qui résume l'intrigue, chaque chapitre gardant en même temps le titre du *hui* équivalent. Cinq tableaux se trouvent dans les « Annexes »²¹⁸ placées à la fin du volume. Le premier réunissant des appellations diverses données aux principaux personnages du roman, que le traducteur a cru « utile d'établir pour faciliter la lecture »²¹⁹, n'en comporte, en fait, que six : les quatre pèlerins, Rulai 如來 et Guanyin. Les quatre autres traitent respectivement des « signes cycliques », des « unités de mesure », des « cinq catégories » — y compris les Dieux intégrés dedans —, et des « vingt-huit constellations », qui, selon Louis Avenol, fournissent tous ensemble « des indications schématiques sur des notions qui apparaissent trop souvent au cours du récit pour qu'une tentative d'explication générale ne soit pas préférable à des informations fragmentaires liées à des paragraphes déterminés »²²⁰.

De toute façon, ce qui ne peut être ignoré, c'est que Louis Avenol a au moins précisé que

ce livre traduit était « destiné à un public où les non-spécialistes seront en majorité »²²¹. Sur cette considération, à part la réduction de la dimension du texte original, une autre stratégie d'Avenol était de « limiter au maximum le nombre des notes »²²². D'après lui,

[...] les innombrables allusions aux doctrines, à l'histoire ou aux coutumes chinoises que l'on trouve dans le roman auraient permis de les multiplier presque indéfiniment. Il nous a paru suffisant d'éclaircir quelques termes, d'importance d'ailleurs très inégale, dont l'obscurité aurait rendu difficile la compréhension de certains passages.²²³

- 51 De ce fait, dans ce livre de plus de neuf cents pages, les notes, qui ont été placées à la fin du texte principal, n'en occupent que sept²²⁴. Cependant, si l'intention d'Avenol consistait à ne pas laisser les annotations alourdir la traduction ou encore entraver le processus de lecture, on pourrait par conséquent considérer que, dans une certaine mesure, Lévy et Avenol appartiennent à la même école. Mais l'approche de Lévy est loin d'être similaire. Il est temps de revenir à *La Pérégrination vers l'Ouest*.

VIII. André Lévy et *La Pérégrination vers l'Ouest*

- 52 Si l'on se souvenait que, suite à la parution de la traduction de Louis Avenol, Paul Demiéville avait regretté qu'« un siècle après Rémusat et Julien qui se donnaient la peine de viser à l'exactitude on se contente, en plein vingtième siècle, en plein essor de la sinologie, d'une adaptation qui a dû coûter un effort considérable, mais qui reste approximative »²²⁵, on se rappellerait sans doute la solution qu'il avait proposée pour dénouer la situation déplorable : la traduction du roman *Xiyou ji* « devra nécessairement être reprise dans un avenir plus ou moins proche »²²⁶. Exaucer ce vœu au bout de trente ans n'était pas trop tard.

Peu de temps après la publication de *Fleur en Fiole d'Or*, Lévy conseilla à la Bibliothèque de la Pléiade de continuer à publier « des romans chinois importants »²²⁷ et proposa d'offrir à la prestigieuse collection une traduction intégrale du *Xiyou ji*²²⁸. Cette publication pourrait aussi s'interpréter comme une cause inéluctable : après avoir publié *Au bord de l'eau* (1978), *Le Rêve dans le pavillon rouge* (1981) et *Fleur en Fiole d'Or* (1985), *Les Trois Royaumes* (1987) ayant été accaparés par les éditions Flammarion, la Bibliothèque de la Pléiade n'avait presque plus de choix parmi les œuvres colossales représentatives qui font partie de la crème du même genre, elle « se devait d'accueillir ce chef-d'œuvre de la littérature romanesque chinoise »²²⁹. D'ailleurs, Étienne, auteur de *Tong Yeou-Ki ou Le nouveau singe pèlerin*²³⁰, alors directeur de la collection « Connaissance de l'Orient » chez Gallimard, lui aussi passionné par le bouddhisme, avait manifesté son vif intérêt pour ce roman longtemps auparavant²³¹. Impressionné par « le génie créateur »²³² du romancier Wu Cheng'en après avoir lu, non sans regret, la traduction de Louis Avenol, Étienne tenait déjà pour certain que l'œuvre-même serait « l'un des livres les plus foisonnants, les plus graves, les plus délectables de la littérature universelle »²³³. En fait, selon Jacques Dars, l'entrée du *Xiyou ji* dans la Pléiade en 1991 fut aussi épaulée par le prolongement de l'effort d'Étienne²³⁴.

En novembre 1986, dans un entretien avec Michel Legras, alors conseiller culturel du consulat général de France à Hong Kong, Lévy fit part à son interlocuteur de son projet de rendre en français le vaste roman-fleuve chinois *Xiyou ji*, disant qu'il se préparait à le traduire et comptait accomplir cet autre projet « énorme et à long terme » en 1990²³⁵. À la suite de son assistance à la deuxième conférence internationale de sinologie organisée par l'Academia Sinica du 29 au 31 décembre 1986 à Taïwan²³⁶, Lévy eut un

entretien avec Ha Kim-lan 何金蘭, professeur à l'Université de Tamkang 淡江. Selon les propos recueillis et publiés, Lévy était déjà en train de traduire le *Xiyou ji*, ce qui constitua son travail principal à l'époque, et il avait l'intention de le faire publier en 1989²³⁷ pour que cette traduction soit faite pour le bicentenaire de la Révolution française ; « si tant est que le singe puisse incarner l'aspiration à la liberté et le refus de la soumission aux autorités »²³⁸, comme il prévint en 1987 dans un article publié dans un numéro du *Magazine littéraire* spécialement consacré à la littérature chinoise. Cependant, « un contretemps »²³⁹ ajourna la publication d'environ deux ans, alors qu'en réalité, Lévy avait pu achever la traduction en respectant le temps initialement prévu, soit « en deux ou trois ans »²⁴⁰, parce que cette seconde Pléiade, par rapport à la première, présentait pour lui moins de difficultés²⁴¹. Lévy était enclin à attribuer cette rapidité à l'abondance des annotations de l'édition chinoise et aux recherches foisonnantes sur l'œuvre qui, contraire au *Jin Ping Mei*, n'était pas taboue dans son pays natal²⁴². Sa bonne maîtrise du sanskrit et de surcroît, ses connaissances en indologie accumulées et renforcées au cours des années de pèlerinage en tant que jeune homme dans la sphère culturelle indienne lui servirent tout au long de sa traduction de ce vaste roman mythologique et religieux²⁴³.

En ce qui concerne la traduction du titre, nous constatons que Lévy ne l'a mise au point qu'au cours de sa traduction. Lorsqu'il a mentionné cette œuvre dans un article rédigé en 1968, il a simplement traduit le titre par « Le Voyage en Occident »²⁴⁴, lequel coïncidait, certainement par hasard, avec la proposition faite par Antoine Bruguière de Sorsum en 1819 ou encore avec celle suggérée par Georges Soulié en 1912, mais était probablement emprunté au titre adopté par Louis Avenol pour sa traduction parue en 1957. Plus tard, à l'occasion de sa rencontre avec « le moine errant [qui] raconte les exploits du pèlerin surnommé Trois-Corbeilles-de-la-Loi-du-Bouddha »²⁴⁵ dans un paragraphe descriptif du marché aux lanternes au chapitre xv du *Jin Ping Mei cihua*, ce qui constitue la seule mention du *Xiyou ji* par ce dernier, Lévy a ajouté une note sur le terme « Sanzang » 三藏, traduction chinoise du terme sanskrit *Tripitaka*, surnom du moine pèlerin et traducteur Xuanzang, et a indiqué que ses exploits ont servi de trame au roman *Xiyou ji*, tout en fournissant, entre parenthèses, la même traduction du titre : « le Voyage en Occident »²⁴⁶, titre identique dans les deux mentions²⁴⁷ qu'il y a faites dans son « Introduction » à *Fleur en Fiole d'Or*. Même en 1987, Lévy n'avait toujours pas décidé du titre définitif de sa traduction. Néanmoins il a mis en évidence que, quoique le roman fantastique chinois fût « communément appelé *Voyage en Occident* », « *Pérégrination aux pays de l'Ouest* rendrait de façon moins ambiguë le titre de *Xiyou ji* »²⁴⁸. De toute façon, il a au moins trouvé alors les deux mots cruciaux qui composeront finalement le titre ultime.

Dans l'« Introduction »²⁴⁹ qui a une longueur impressionnante de quatre-vingt-une pages — nombre qui coïncide sinon par hasard avec les quatre-vingt-un obstacles périlleux que l'équipe de Xuanzang doit franchir —, Lévy met sur le tapis le problème de la traduction du titre qui persistait depuis un siècle et demi : « n'était-il point temps de reconsidérer une traduction du titre, certes consacrée par une tradition vieille de plus d'un siècle, mais reposant sur une méconnaissance certaine du contenu de l'œuvre ? »²⁵⁰ Lévy a trouvé la réponse dans le *Dictionnaire classique de la langue chinoise*, initialement publié en 1890 et plusieurs fois réédité avec des améliorations par le Père Séraphin Couvreur (1835-1919). Ce dictionnaire était, selon Paul Demiéville, « le meilleur instrument lexicographique dont on dispose, dans une langue occidentale, pour le chinois classique »²⁵¹. En fait, Lévy a consulté, l'une après l'autre, les entrées

pour trois caractères qui composent le titre du *Xiyou ji*, à savoir celles du *xi* 西, du *you* 遊 et du *ji* 記 :

« You » : « se promener, se divertir, voyager sans avoir aucune affaire » ; les taoïstes appellent cela « randonnées » ; bref, « pérégrination » est, en quelque sorte, à la diagonale des deux acceptions. « Xi » désigne l'ouest, mais les pays à l'ouest immédiat de la Chine, non point ce que la langue courante entend par « Occident » ; pour les bouddhistes, l'ouest est aussi le « paradis de l'Ouest » en même temps que la « terre sainte » de l'Inde. Et « ji », demanderez-vous ? Le mot signifie « souvenir », « relation », « mémoires » ; il n'ajoute rien qui ne soit implicite dans *La Pérégrination vers l'Ouest*.²⁵²

53 Le choix pour « pérégrination » est, comme s'en réjouit Jacques Dars, une « fameuse trouvaille pour la beauté du mot comme pour le sens »²⁵³.

Visant à offrir « plus fidèlement et plus complètement »²⁵⁴ le roman *Xiyou ji* au public francophone qui « n'a pas encore découvert le vrai visage de cet incomparable chef-d'œuvre de la littérature mondiale »²⁵⁵, Lévy avoue également que « traduire un pareil roman n'était point une mince affaire »²⁵⁶, c'est « une tâche redoutable pour le traducteur »²⁵⁷, même « une folle entreprise »²⁵⁸. Faisant suite aux deux versions françaises circulant après la Seconde Guerre mondiale, *La Pérégrination vers l'Ouest* de Lévy « ne cherche pas à leur faire concurrence, mais à offrir au public un visage plus authentique de l'œuvre chinoise »²⁵⁹. Voyant clair dans l'imbroglie des éditions anciennes « courtes » ou « longues » du *Xiyou ji*, André Lévy se rend complètement compte que cet enchevêtrement « ne concerne que la formation du roman »²⁶⁰ : les éditions les plus anciennes en cent chapitres « présentent le texte le plus fiable »²⁶¹, et il serait « inutile donc de s'attarder sur les éditions ultérieures qui n'ajoutent rien, si elles ne réduisent »²⁶². Les éditions qui servent de base à sa traduction sont pratiquement celle du Shide tang de Nankin parue en 1592²⁶³, et celle commentée par Li Zhi parue vers 1625²⁶⁴. À l'instar de la solution suggérée par la première qui se divise en vingt « rouleaux » (*juan*) dont chacun comprend cinq chapitres (*hui*), le texte rendu en français par Lévy se trouve parallèlement divisé en vingt « livres » dont le titre, « inventé par le traducteur, évoque l'épisode principal qui s'y trouve narré »²⁶⁵ : une méthode auparavant appliquée à *Fleur en Fiole d'Or*.

Au lieu de traduire en son entier et de mettre en tête du premier volume la préface de Chen Yuanzhi 陳元之 à l'édition du Shide tang datée de 1592, soit la plus ancienne qui nous soit parvenue, Lévy a pris le parti d'en traduire, dans l'« Introduction », seulement deux passages²⁶⁶, et d'adopter le *tici* 題辭 (éloge au titre) de Yuan Yuling 袁于令 à l'édition commentée par Li Zhi²⁶⁷, afin de le traduire *in extenso* et de la placer devant le texte principal. D'après Lévy, le lecteur trouvera « la réponse du bon sens »²⁶⁸ à la question de l'interprétation taoïste de l'œuvre.

Quant au chapitre racontant l'histoire de la famille de Xuanzang et la vengeance de ce dernier, il s'agit, selon Lévy, d'un texte interpolé, qui « pourrait fort bien dériver d'une ancienne version populaire, peut-être celle de l'époque mongole »²⁶⁹. Cependant, Lévy croit en même temps que « la question de l'interpolation ne se confond pas avec celle de l'authenticité » ; d'après lui, il existe des indices qui nous donnent l'impression que l'épisode en question « avait fait partie du cycle romanesque », et « rien ne prouve, en revanche, que la matière était alors aménagée comme dans la version en cent chapitres »²⁷⁰. Sur ce point, Lévy approuve plutôt le jugement de Glen Dudbridge (1938-2017) qui se base principalement sur la logique narrative :

En un sens l'épisode se rapporte à « Chen Guangrui » est étranger au roman autant en termes de structure que de force dramatique. Parmi tous les blocs narratifs qui

composent les douze premiers chapitres, l'épisode est le seul à ne contribuer en rien au progrès de l'action. Il demeure inévitablement une narration qui se suffit à elle-même et concentre les valeurs à fort contenu émotif des loyautés familiales.²⁷¹

54 Néanmoins, Lévy, en tant que traducteur, considère qu'« il n'y a pas lieu de déplorer l'initiative qui a conduit l'auteur ou le rédacteur de la version définitive à éliminer cet épisode »²⁷², et qu'« il n'appartient pas au traducteur de s'immiscer dans la conception de l'œuvre qu'il est chargé de traduire aussi bien que faire se peut »²⁷³. Ainsi, ce chapitre interpolé²⁷⁴ est traduit en son entier par Lévy, et placé dans les « Appendices » qui se trouvent à la fin du deuxième volume de sa traduction, « destinés à ceux qui aimeraient jeter un coup d'œil par-dessous »²⁷⁵ : ces documents « aident à comprendre comment s'est formé le roman, comment les lettrés chinois ont pu l'apprécier et le comprendre »²⁷⁶. Par conséquent, à part le texte du chapitre interpolé, on y trouve encore deux autres traduits à titre d'appendice.

L'« Appendice I »²⁷⁷ offre ainsi une traduction *in extenso* du *Da Tang Sanzang qu jing shihua* (Chantefable de la quête des soutras par Tripitaka des grands Tang). Lévy a basé cette traduction sur l'édition de Shanghai de 1954²⁷⁸, tout en consultant le fac-similé publié par Wang Guowei 王國維 (1877-1927) et Luo Zhenyu, réédité à Taipei en 1978²⁷⁹. En un sens, la raison pour laquelle Lévy a décidé d'inclure cette œuvre dans les « Appendices », c'est que dans le domaine de la littérature romanesque concernant le *Xiyou ji*, le document est « le plus ancien imprimé qui nous soit parvenu », et qu'il « reste incontestablement la plus importante découverte intéressant la formation du roman en cent chapitres »²⁸⁰.

C'est par l'« Appendice III »²⁸¹ que Lévy nous présente le manuscrit fragmentaire d'un *bianwen* 變文 de Dunhuang 敦煌, dont le titre « Tang Taizong ru ming ji » 唐太宗入冥記 (La descente aux Enfers de Taizong des Tang), donné notamment par Wang Guowei, est celui des éditeurs du recueil *Dunhuang bianwen ji* 敦煌變文集 publié en 1957 à Pékin²⁸². Cette pièce fut adaptée et intégrée dans le récit du *Xiyou ji* en servant à exposer l'une des causes importantes du départ de Xuanzang pour l'Ouest. En fondant sa traduction sur le document n° 2630 de la collection Aurel Stein déposé au British Museum, Lévy remarque et signale qu'« il manque le début et la fin de ce texte dont les pages endommagées ne sont pas recollées dans le bon ordre »²⁸³. Dans le texte traduit, les lacunes « qui se prêtent à des compléments conjecturaux »²⁸⁴ sont mises entre crochets.

Les tables de correspondances sont toutes placées dans l'« Appendice IV »²⁸⁵, à savoir les huit trigrammes, le cycle sexagésimal composé par les dix « troncs célestes » et les douze « branches terrestres », les vingt-quatre « souffles » ou périodes de l'année solaire, les vingt-huit « maisons » du zodiaque chinois et leurs constellations, les correspondances et les regroupements des « maisons » chinoises à partir des « douze successions », la représentation indo-bouddhique de l'univers, et enfin, deux tableaux de correspondances.

En ce qui concerne les paratextes qui précèdent le roman, après une note sur la prononciation des mots chinois et une carte des pays de l'Ouest et de l'Inde au temps de Xuanzang qui succèdent à l'« Introduction », suivent un « Argument »²⁸⁶ destiné au « lecteur pressé, soucieux de prendre la mesure de la matière romanesque »²⁸⁷, et une « Bibliographie sommaire »²⁸⁸ qui aligne les éditions modernes et anciennes de l'œuvre, les études remarquables sur de diverses problématiques, ainsi que les principales traductions occidentales et japonaises alors existantes. À la fin du deuxième volume, Lévy et son éditeur ont décidé d'établir un « Index »²⁸⁹ dit « signalétique »²⁹⁰ qui

comprend « tous les termes auxquels il a paru utile de renvoyer, en français, chinois et sanskrit »²⁹¹.

- 55 Une trentaine d'années après la parution de la dernière traduction du roman, Lévy a enfin fait passer la même œuvre de trois cents à mille, jusqu'à deux mille pages. D'après le traducteur, si l'on pouvait dire du *Jin Ping Mei* qu'« on ne pouvait commencer à l'apprécier vraiment qu'à partir de la troisième lecture »²⁹², le *Xiyou ji* serait alors « construit et rédigé pour être lu, sinon d'une traite, du moins d'un seul élan. Ainsi le veut l'enchaînement savamment calculé des épisodes, ainsi le demande la purgation que recèle cette longue progression sans progrès »²⁹³. Lévy a toujours eu la conviction que « le plaisir de la lecture passe par ces deux mille pages où se déploie l'art d'un maître conteur »²⁹⁴. Comme le remarque Lévy, le roman est doté d'une « satire bienveillante » et fait preuve d'une « bienveillance souriante à l'égard de l'humanité souffrante »²⁹⁵. D'après lui, il offre, aux lecteurs occidentaux, deux faces :

Une face purement chinoise, où le singe représente le rebelle. Mais il y a l'autre face, celle-là universelle. Le singe y devient le symbole de l'agitation humaine, et le livre entre alors dans la catégorie des grandes œuvres de la littérature mondiale.²⁹⁶

- 56 Par rapport aux travaux des prédécesseurs, Lévy a prévenu que sa propre traduction apparaîtrait plus ambitieuse et plus foisonnante, mais nullement difficile au public français²⁹⁷ : « Ni la traduction ni les notes ne s'adressent aux spécialistes. Oublier que ce fut d'abord œuvre de divertissement eût été la trahir. »²⁹⁸ Pour Lévy, la première règle de toutes, c'est toujours « le plaisir de la lecture » — comme celui qu'il avait formulé dans l'« Introduction » à *Fleur en Fiole d'Or*²⁹⁹ — qui ne peut être enfreinte³⁰⁰.

- 57 Trêve de bavardages ! Terminons ce trop long article par un morceau de traduction de Lévy. Cet extrait est tiré de la fin du chapitre XXVII, « où la démonsse du cadavre se joue par trois fois de Tripitaka, et le saint moine, exaspéré, chasse le Beau Singe-Roi ». Comme la deuxième moitié du titre l'indique, nous lirons l'une des scènes les plus déchirantes du roman, merveilleusement restituée par André Lévy. Dans l'original comme dans la traduction, elle est construite d'une langue simple mais fort subtile, révélant qu'au fond, le Singet est doté d'un cœur d'homme.

「師父，我也是跟你一場，又蒙菩薩指教，今日半途而廢，不曾成得功果，你請坐，受我一拜，我也去得放心。」唐僧轉回身不採，口裡唧唧噥噥的道：「我是箇好和尚，不受你歹人的禮。」大聖見他不採，又使箇身外法，把腦後毫毛拔了三根，吹口仙氣，叫：「變！」即變了三箇行者，連本身四箇，四面圍住師父下拜。那長老左右躲不脫，好道也受了一拜。大聖跳起來，把身一抖，收上毫毛，卻又分付沙僧道：「賢弟，你是箇好人，却只要留心防着八戒諛言諛語，途中更要仔細。倘一時有妖精拿住師父，你就說老孫是他大徒弟。西方妖怪，聞我的手段，不敢傷我師父。」 [...]

你看他忍氣別了師父，縱筋斗雲，徑回花果山水簾洞去了。獨自箇悽悽慘慘，忽聞得水聲聒耳，大聖在半空裡看時，原來是東洋大海潮發的聲響。一見了，又想起唐僧，止不住腮邊淚墜，停雲住步，良久方去。³⁰¹

« Maître, si je vous ai suivi tout ce temps, c'est aussi grâce aux instructions de la *bodhisattva* Guanyin. Maintenant qu'il me faut vous quitter à mi-chemin sans avoir rien accompli, je vous en prie, asseyez-vous et recevez mes hommages, de sorte que je puisse m'en aller rasséréiné. »

Le moine chinois lui tourna le dos sans le regarder, en grommelant : « Moi qui suis un brave moine, je ne saurais accepter l'hommage d'un méchant tel que toi ! »

Comme Tripitaka refusait de lui prêter attention, Singet fit à nouveau usage de sa méthode de démultiplication de la personne : il arracha trois poils de sa nuque, souffla dessus de son haleine magique et leur ordonna de se transformer en autant de Singets, ce qui en faisait quatre, en comptant le grand saint lui-même. Entourant

le Maître de tous côtés, ils lui prêtèrent hommage. Force fut au vénérable de l'accepter, dans l'impossibilité où il était de se détourner.

Sautant sur ses pieds, le grand saint, d'une secousse, récupéra ses poils et ajouta ces recommandations à l'adresse de Sablet :

« Cher condisciple, tu es un brave garçon : méfie-toi de Porcet et de ses médisances, et fais encore plus attention en chemin. S'il arrive qu'un monstre s'empare du Maître, dis-lui que le vieux Singet est le premier de ses disciples : ces diables velus, au seul bruit de mes capacités, n'oseront lui faire de mal. [...] »

D'une seule culbute dans les nuages, voyez-vous, il aurait pu retourner à la grotte du Rideau-Torrentiel du mont de Fleurs et Fruits, après avoir quitté son maître, en contenant son ressentiment. Seul et accablé de tristesse, il entendit le grondement de l'eau qui montait. Regardant de haut des airs, il se rendit compte que c'était le bruit de la marée haute de la vaste mer de l'océan oriental. À ce spectacle, il se mit à repenser au moine chinois, ne pouvant retenir les larmes qui roulaient sur ses joues. Il arrêta le nuage et demeura là, longtemps, avant de repartir.³⁰²

NOTES

1. Nous empruntons ici le terme « roman-fleuve » du domaine de la littérature chinoise ancienne et classique selon la définition donnée par André Lévy. Voir André LÉVY, *La littérature chinoise ancienne et classique*. Paris : Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », n° 296, 1991, p. 109 : « Le roman-fleuve. — Une centaine de chapitres, le million de caractères, ou peu s'en faut, tel est la forme achevée que vise l'édition traditionnelle à son apogée. Illustrée à tous les chapitres de deux gravures pleine page, elle peut s'énorgueillir d'avoir mis sur le marché dès le premier quart du XVII^e siècle les "quatre grands livres extraordinaires", *si da qi shu*, auprès desquels les "quatre livres" confucéens font piètre figure. Les quatre chefs-d'œuvre de l'art romanesque représentent à la fin du règne des Ming autant de sous-genres : roman historique avec les *Trois Royaumes*, le *Sanguo zhi yanyi*, roman de cape et d'épée avec *Au bord de l'eau*, le *Shuihu zhuan*, le *Xiyou ji* ou *La Pérégrination vers l'Ouest* représentent le roman fantastique et le *Jin Ping Mei*, enfin, le roman de mœurs. »

2. Wu Cheng'en, *La Pérégrination vers l'Ouest (Xiyou ji)*. Texte traduit, présenté et annoté par André Lévy. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n°s 375-376, 1991, 2 tomes, CXLVI-1160-1192 p.

3. André LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, *op. cit.*, t. 1, p. LXXIX.

4. *Ibid.*, p. XII.

5. André LÉVY, « Bibliographie sommaire », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, *op. cit.*, t. 1, pp. CXXXI-CXLVI. Pour les traductions en langue française, voir surtout pp. CXLII-CXLIV.

6. Cette traduction française sera reprise par Abel-Rémusat dans le troisième tome de ses *Contes chinois* parus en 1827. Voir « San-Iu-Leou, ou Les Trois étages consacrés », in *Contes chinois*. Traduits par MM. DAVIS, THOMS, le P. D'ENTRECOLLES, etc. et publiés par M. ABEL-RÉMUSAT. Paris : Moutardier, 1827, Tome III, pp. 5-96.

7. *San-Yu-Low: or the Three Dedicated Rooms, A Tale*. Traduit du chinois en anglais par J. F. DAVIS. Canton : East India Company's Press, 1815, 56 p. Réédition : « The Three Dedicated Chambers: A Tale », in *Chinese Novels*. Translated from the originals by John Francis Davis. London : John Murray, 1822, pp. 153-224. Cette version rééditée aurait subi quelques changements consistant

principalement en suppressions apportées par le traducteur anglais lui-même (Voir J.-P. ABEL-RÉMUSAT, « Avant-propos », in *Contes chinois*, op. cit., Tome I, pp. x-xi).

8. Antoine BRUGUIÈRE DE SORSUM, « Avant-propos du traducteur français », in *Lao-seng-eul, comédie chinoise, suivie de San-Iu-Leou, ou Les Trois étages consacrés, conte moral*. Traduits du chinois en anglais par J. F. DAVIS, et de l'anglais en français par A. BRUGUIÈRE DE SORSUM. Paris – Londres : Rey et Gravier – MM. A. B. Dulau et Compagnie, 1819, p. 149.

9. *Ibid.*, pp. 157-158.

10. *Ibid.*, p. 159.

11. A. LÉVY, « Bibliographie sommaire », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. CXLII.

12. *Choix de contes et nouvelles*. Traduits du chinois par Théodore PAVIE. Paris : Librairie de Benjamin Duprat, 1839, 298 p.

13. Théodore PAVIE, « Avertissement », in *Choix de contes et nouvelles*, op. cit., p. I.

14. *Ibid.*

15. Hormis les deux chapitres du *Xiyou ji*, trois sont traduits du *Jingu qiguan* 今古奇觀 (chap. 6, 8 et 19), un du *Xingshi hengyan* 醒世恆言 (chap. 6), dont trois appartiennent aussi au et un de la collection des « cas judiciaires » des Ming intitulée *Longtu gong'an* 龍圖公案 (chap. 12).

16. T. PAVIE, « Avertissement », in *Choix de contes et nouvelles*, op. cit., p. II.

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*, p. III.

19. « Le Bonze Kay-tsang sauvé des eaux. Histoire bouddhique », in *Choix de contes et nouvelles*, op. cit., pp. 55-88.

20. « La Légende du Roi des Dragons. Histoire bouddhique », in *Choix de contes et nouvelles*, op. cit., pp. 165-203.

21. WU Cheng'en 吳承恩, *Li Zhuowu piping ben Xiyou ji jiaozhu* 李卓吾批評本西遊記校注 (Version annotée du *Xiyou ji* commenté par Li Zhuowu). Collationné par XU Shaozhi 徐少知, annoté par ZHOU Zhongming 周中明 et ZHU Tong 朱彤. Taipei : Li Ren shuju 里仁書局 (Le Jin Books), 1996, 1778 p.

22. A. LÉVY, « Bibliographie sommaire », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. CXLII.

23. « Chen Guangrui furen fengzai, jiangliu seng fuchou baoben » 陳光蕊赴任逢災 江流僧復仇報本 (traduction de Lévy : Où Chen Guangrui rencontre le malheur en se rendant à son poste, et le moine Sauvé-des-Eaux s'acquitte de l'essentiel par la vengeance).

24. « Yuan Shoucheng miaosuan wu siqu, lao longwang zhuoji fan tiantiao » 袁守誠妙算無私曲 老龍王拙計犯天條 (traduction de Lévy : Où l'impeccable calcul d'un devin sans partialité pousse un dragon à la faute d'enfreindre l'ordre du Ciel).

25. « Er jiangjun gongmen zhengui, Tang Taizong difu huanhun » 二將軍宮門鎮鬼 唐太宗地府還魂 (traduction de Lévy : Où deux généraux protègent des fantômes le palais, et om l'âme de l'empereur Taizong revient des Enfers).

26. T. PAVIE, « Avertissement », in *Choix de contes et nouvelles*, op. cit., p. IV.

27. WU Cheng'en 吳承恩, *Li Zhuowu piping ben Xiyou ji jiaozhu*, op. cit., p. 166.

28. « Le Bonze Kay-tsang sauvé des eaux. Histoire bouddhique », op. cit., pp. 62-63.

29. WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 2, p. 1007.

30. Voir « La Légende du Roi des Dragons. Histoire bouddhique », op. cit., pp. 169-180.

31. Voir WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. 168.

32. *Ibid.*, p. 1045, pour le texte principal, p. 169.

33. WU Cheng'en 吳承恩, *Li Zhuowu piping ben Xiyou ji jiaozhu*, op. cit., pp. 186-188.

34. « La Légende du Roi des Dragons. Histoire bouddhique », op. cit., pp. 178-181.

35. T. PAVIE, « Avertissement », in *Choix de contes et nouvelles*, op. cit., p. III.

36. « La Légende du Roi des Dragons. Histoire bouddhique », op. cit., p. 167.

37. T. PAVIE, « Avertissement », in *Choix de contes et nouvelles*, op. cit., p. III.

38. Voir A. LÉVY, « Bibliographie sommaire », in WU *Op. cit.*, t. 1, p. CXXXIII : « Celui de la Bibliothèque nationale serait une réimpression du Daye-tang de Nankin (manquent les *hui* I et II). » Voir aussi SUN Kaidi 孫楷第, *Zhongguo tongshu xiaoshuo shumu (wai er zhong)* 中國通俗小說書目 (外二種) [Bibliographie des *tongshu xiaoshuo* chinois (avec deux autres bibliographies)]. Pékin : Zhonghua shuju 中華書局, coll. « Sun Kaidi wenji » 孫楷第文集 (Œuvres de Sun Kaidi), 2018, p. 147.
39. T. PAVIE, « Avertissement », in *Choix de contes et nouvelles*, *op. cit.*, p. III.
40. Voir « La Légende du Roi des Dragons. Histoire bouddhique », *op. cit.*, pp. 188 et 199.
41. Voir ŌTA Tatsuo 太田辰夫, *Xiyou ji yanjiu* 西遊記研究 (西遊記の研究, Études sur le *Xiyou ji*). Traduit du japonais par WANG Yan 王言. Shanghai : Fudan daxue 復旦大學 (Université Fudan), 2017, p. 287.
42. « Le Bonze Kay-tsang sauvé des eaux. Histoire bouddhique », *op. cit.*, p. 58.
43. Jean-Pierre Guillaume PAUTHIER, Antoine-Pierre-Louis BAZIN, *Chine moderne ou Description historique, géographique et littéraire de ce vaste empire, d'après des documents chinois*. Paris : Firmin Didot Frères, 1853, 675 p.
44. Antoine-Pierre-Louis BAZIN, *Mémoire sur les principes généraux du chinois vulgaire*. Paris : Benjamin Duprat, 1845, 120 p. [*Journal asiatique*, quatrième série, t. V (1845, pp. 346-394 et 469-500), t. VI (1845, pp. 89-128)]; Antoine-Pierre-Louis BAZIN, *Le siècle des Youên ou Tableau historique de la littérature chinoise depuis l'avènement des empereurs mongols jusqu'à la restauration des Ming*, Paris : Imprimerie nationale, 1850, 514 p. [*Journal asiatique*, quatrième série, t. XV (1850, pp. 5-48 et 101-158), t. XVI (1850, pp. 428-475), t. XVII (1851, pp. 551, 163-211, 309-377 et 497-533), t. XVIII (1851, pp. 247-289 et 517-552), t. XIX (1852, pp. 435-519)]
45. Voir A.-P.-L. BAZIN, *Chine moderne*. Seconde partie, *op. cit.*, pp. 466-543.
46. Voir *ibid.*, pp. 543-554.
47. A.-P.-L. BAZIN, *Chine moderne*. Seconde partie, *op. cit.*, p. 544. Dans la « Bibliographie sommaire » de *La Pérégrination vers l'Ouest (Xiyou ji)* (*Op. cit.*, t. 1, p. CXLII), Lévy indique qu'à sa connaissance, le titre du *Xiyou ji* fut traduit pour la première fois par Antoine-Pierre-Louis Bazin dans cet ouvrage, à tort. Il n'était probablement pas au courant de la mention qu'Antoine Bruguière de Sorsum avait fait en 1819 (voir *supra*) et a sans doute ignoré la proposition de Théodore Pavie formulée dans l'« Avertissement » du recueil des *Choix de contes et nouvelles*.
48. A.-P.-L. BAZIN, *Chine moderne*. Seconde partie, *op. cit.*, p. 544.
49. *Histoire de la vie de Hiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde depuis l'an 629 jusqu'en 645, par Hœi-li et Yen-thsong ; suivie de documents et d'éclaircissements géographiques tirés de la relation originale de Hiouen-thsang*. Traduit du chinois par Stanislas JULIEN, Paris : Imprimerie impériale, coll. « Voyages des Pèlerins bouddhistes », Vol. I, 1853, LXXXIV-472 p. Selon Bazin, « une telle publication exigeait des travaux préparatoires, au moyen desquels l'étude du chinois a été assujettie à une méthode exceptionnelle et soumise à des procédés nouveaux, dont la découverte appartient au savant traducteur. » (*Chine moderne*. Seconde partie, *op. cit.*, p. 544.)
50. Paul DEMIÉVILLE, « Aperçu historique des études sinologiques en France », *Acta Asiatica (Bulletin of the Institute of Eastern Culture)*, n° 11, September 1966, p. 86.
51. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, *op. cit.*, t. 1, p. x.
52. *Mémoires sur les contrées occidentales*. Traduits du sanscrit en chinois, en l'an 648 par Hiouen-thsang, et du chinois en français par M. Stanislas Julien. Paris : Imprimerie impériale, coll. « Voyages des Pèlerins bouddhistes », 2 volumes, 1857-1858, LXXVIII-493-XIX-576 p.
53. Théodore PAVIE, « Étude sur le *Sy-yéou-tchin-tsuén*, roman bouddhique chinois. Premier article », *Journal asiatique*, cinquième série, tome IX, avril-mai 1857, pp. 357-392 ; Théodore PAVIE, « Étude sur le *Sy-yéou-tchin-tsuén*, roman bouddhique chinois. Deuxième article », *Journal asiatique*, cinquième série, tome X, octobre-novembre 1857, pp. 308-374.

54. T. PAVIE, « Étude sur le *Sy-yéou-tchin-tsuen*, roman bouddhique chinois. Premier article », *op. cit.*, p. 366.
55. Par exemple, Pavie crut que le roman n'était « autre chose que la narration fantastique du voyage d'un Hiouen-tsang fabuleux à l'île de Ceylan, pour y chercher les livres canoniques de la région de Bouddha », et qu'« au fond de sa pensée, l'auteur a la prétention d'écrire un livre propre à édifier la foule ». Voir *ibid.*
56. *Ibid.*, p. 365.
57. *Xiyou zhenquan* 西遊真詮. Commenté par CHEN Shibin 陳士斌. Shanghai : Shanghai guji 上海古籍, coll. « Guben xiaoshuo jicheng » 古本小說集成, Série II, n° 110, 2017, p. 16.
58. T. PAVIE, « Étude sur le *Sy-yéou-tchin-tsuen*, roman bouddhique chinois. Premier article », *op. cit.*, pp. 390-391.
59. *Ibid.*, p. 366.
60. *Ibid.*, p. 308.
61. *Ibid.*, p. 366.
62. Maurice COURANT, *Catalogue des livres chinois, coréens et japonais, etc.* Tome premier, n^{os} 1-4423. Paris : Ernest Leroux, 1902, 499 p.
63. *Ibid.*, p. 393.
64. Avec une préface signée « Manting guoke » 幔亭過客. Nous remarquons, sous la signature, deux sceaux portant deux des nombreuses appellations de Yuan Yuling 袁于令 (1592-1674) : « Baibin » 白賓 et « Zi Lingzhao » 字令昭.
65. Les illustrations en pleine page sont toutes placées après la table des matières, avant le texte principal. Celles correspondant aux chapitres LX-C sont malheureusement manquantes, de même que le texte des chapitres I et II qui les suit directement.
66. Dans l'« Avertissement » du catalogue, Courant nous indique que « les volumes chinois étant formés de feuilles pliées une seule fois, les formats n'ont pu être désignés que par comparaison avec les livres européens », et conformément à l'échelle déjà établie dans sa *Bibliographie coréenne* en trois tomes (Paris : Ernest Leroux, 1894, 1895 et 1897) et adoptée ici, le format grand in-8 s'applique aux volumes de 24 à 29 centimètres. Voir Maurice COURANT, « Avertissement », in *Catalogue des livres chinois, coréens et japonais, etc.* Tome premier, *op. cit.*, p. VI.
67. En ce qui concerne l'imprimerie, le catalogue général de la Bibliothèque nationale de France nous fournit pourtant des informations différentes sur les mêmes cotes (4036-4039) avec le même titre. Dans cette circonstance, les quatre volumes en question renfermant vingt livres furent imprimés par *Jiezi yuan* 芥子園. Ces exemplaires sont retirés provisoirement de la consultation. Nous n'avons pas pu les consulter.
68. Selon l'échelle établie par Courant, le format in-12 englobe les volumes de 175 millimètres à 20 centimètres. Voir M. COURANT, « Avertissement », in *Catalogue des livres chinois, coréens et japonais, etc.* Tome premier, *op. cit.*, p. VI.
69. Version du Huaide tang 懷德堂, gravée au Jiuru tang 九如堂.
70. Treize illustrations en pleine page placées après la table des matières.
71. Un seul livre de la fin du roman n'est pas suffisant pour tirer une conclusion définitive sur son édition et d'autres informations de publication. Pan Jianguo 潘建國, professeur à l'Université de Pékin, avait fait une minutieuse étude bibliographique et philologique du livre en question, et d'après lui, ce serait une nouvelle édition qui combine les caractéristiques textuelles de l'édition du Shide tang et de celle commentée par Li Zhuowu. Voir PAN Jianguo, « Xinjian Bali cang Ming kan *Xinke quanxiang piping Xiyou ji kao* » 新見巴黎藏明刊《新刻全像批評西遊記》考 (Recherches sur une édition nouvellement vue de *Xinke quanxiang piping Xiyou ji* imprimée sous les Ming et conservée à Paris), *Wenxue yichan* 文學遺產 (Literary Heritage), 2014, n° 1, pp. 81-93.
72. Une coquille possible. Ce volume du Livre 18 comporte en effet les chapitres (*hui*) 86 à 90.

73. Maurice COURANT, *Catalogue des livres chinois, coréens et japonais, etc.* Tome premier, *op. cit.*, pp. 401-402.
74. T. PAVIE, « Étude sur le *Sy-yéou-tchin-tsuen*, roman bouddhique chinois. Deuxième article », *op. cit.*, p. 310.
75. *Xiyou zhenquan* 西遊真詮, *op. cit.*, p. 133.
76. Chapitre III, feuillet 11, face B.
77. WU Cheng'en, *La Pérégrination*, *op. cit.*, t. 1, p. 61.
78. Chapitre VI, feuillet 8, face A.
79. *Xiyou zhenquan* 西遊真詮, *op. cit.*, p. 134.
80. T. PAVIE, « Étude sur le *Sy-yéou-tchin-tsuen*, roman bouddhique chinois. Deuxième article », *op. cit.*, pp. 361-362.
81. Voir WU Shengxie 吳聖燮, « Qing ke Xiyou zhenquan banben yankao - Xiyou ji banben shi zhi yi » 清刻《西遊真詮》版本研考——《西遊記》版本史之一 (Étude sur les éditions du *Xiyou zhenquan* sous les Qing : une partie de l'histoire des éditions du *Xiyou ji*), *Ming Qing xiaoshuo yanjiu* 明清小說研究 (The Journal of Ming-Qing Fiction Studies), 2007, n° 4, pp. 121-122.
82. T. PAVIE, « Étude sur le *Sy-yéou-tchin-tsuen*, roman bouddhique chinois. Premier article », *op. cit.*, p. 365.
83. *Ibid.*, p. 391.
84. A. LÉVY, « La littérature chinoise ancienne et moderne », *op. cit.*, p. 74.
85. *Ibid.*, p. 74-75.
86. Léon WIEGER, *Folk-lore chinois moderne*. Ho-kien fou : Imprimerie de la Mission catholique, 1909, 422 p.
87. Léon WIEGER, « Préface », in *Folk-lore chinois moderne*, *op. cit.*, p. 3.
88. L. WIEGER, *Folk-lore chinois moderne*, *op. cit.*, p. 394-418.
89. *Ibid.*, p. 418 : « 西遊記第十、十一、十二回 » (Les dixième, onzième et douzième *hui* du *Xiyou ji*).
90. Voir A. LÉVY, « Bibliographie sommaire », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, *op. cit.*, t.1, p. CXLII.
91. Léon Wieger a cependant affirmé que « tous les textes sont originaux, et reproduits sans aucune retouche » (« Préface », in *Folk-lore chinois moderne*, *op. cit.*, p. 3). Si Wieger a vraiment appliqué à fond ce principe pour tous ces 222 morceaux de textes, il serait fort possible qu'à son époque il existait quelque version abrégée à la base du *Xinshuo Xiyou ji*.
92. En ce qui concerne le passage en question, la première phrase nous donne déjà un indice. Il nous paraît que le nom du mandarin militaire Gao Shilian 高士廉 ne figure que dans le *Xinshuo Xiyou ji*. En fait, il remplace celui de Ma Sanbao 馬三寶 qui est placé en première position dans l'édition commentée de Li Zhuowu comme dans beaucoup d'autres éditions ultérieures.
93. L. WIEGER, « Préface », in *Folk-lore chinois moderne*, *op. cit.*, p. 3
94. L. WIEGER, *Folk-lore chinois moderne*, *op. cit.*, p. 418. La « Table des principales matières » (*ibid.*, p. 419-421) établie par le traducteur énumère pourtant 70 matières de ces soi-disant histoires populaires chinoises, dont l'épisode tiré du *Xiyou ji* est considéré comme englobant les 9 matières suivantes : Ciel, destin, Enfers, faméliques, génies de la porte, koèi 鬼 (*gui*), métémpsycose, résurrection, suicidés.
95. *Ibid.*, p. 418.
96. L. WIEGER, « Préface », in *Folk-lore chinois moderne*, *op. cit.*, p. 4.
97. Henri DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome XIV. Chang-haï : Imprimerie de la Mission catholique, coll. « Variétés sinologiques », n° 51, 1919, p. 418.
98. Henri DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome XVII. Chang-haï : Imprimerie de la Mission catholique, coll. « Variétés sinologiques », n° 62, 1936, p. 307.
99. Henri DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome VIII. Chang-haï : Imprimerie de la Mission catholique, coll. « Variétés sinologiques », n° 42, 1914, pp. 342 et 353.

100. H. DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome XVII, *op. cit.*, p. 309.
101. *Ibid.*, p. 307.
102. *Ibid.*
103. *Ibid.*
104. Voir Henri DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome XVIII. Chang-haï : Imprimerie de la Mission catholique, coll. « Variétés sinologiques », n° 66, 1938, pp. 206-207.
105. Voir *Ibid.*, p. 207 ; H. DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome XIV, *op. cit.*, p. 418 ; H. DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome XVII, *op. cit.*, p. 307.
106. H. DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome XIV, *op. cit.*, p. 418.
107. H. DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome VIII, *op. cit.*, pp. 342-349.
108. *Ibid.*, pp. 350-351.
109. *Ibid.*, pp. 352.
110. *Ibid.*, pp. 353-357.
111. *Ibid.*, pp. 358-359.
112. Henri DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome IX. Chang-haï : Imprimerie de la Mission catholique, coll. « Variétés sinologiques », n° 44, 1915, pp. 592-593.
113. Henri DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome XI. Chang-haï : Imprimerie de la Mission catholique, coll. « Variétés sinologiques », n° 46, 1916, pp. 976-978.
114. Henri DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome II, n° 4. Chang-haï : Imprimerie de la Mission catholique, coll. « Variétés sinologiques », n° 35, 1912, p. 460.
115. Henri DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome VII. Chang-haï : Imprimerie de la Mission catholique, coll. « Variétés sinologiques », n° 41, 1914, pp. 235-236.
116. H. DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome II, n° 4, *op. cit.*, p. 477 ; H. DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome IX, *op. cit.*, p. 491.
117. Henri DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome VI. Chang-haï : Imprimerie de la Mission catholique, coll. « Variétés sinologiques », n° 39, 1914, p. 12.
118. *Ibid.*, p. 140.
119. *Ibid.*, p. 157.
120. H. DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome VII, *op. cit.*, p. 237.
121. Henri DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome X. Chang-haï : Imprimerie de la Mission catholique, coll. « Variétés sinologiques », n° 45, 1915, p. 851.
122. H. DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome XI, *op. cit.*, pp. 1032-1034.
123. Henri DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome XII. Chang-haï : Imprimerie de la Mission catholique, coll. « Variétés sinologiques », n° 48, 1918, p. 1111.
124. Henri DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome XVI. Chang-haï : Imprimerie de la Mission catholique, coll. « Variétés sinologiques », n° 62, 1934, p. 299.
125. H. DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome XIV, *op. cit.*, p. 418.
126. H. DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome XVII, *op. cit.*, p. 309.
127. H. DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome XIV, *op. cit.*, p. 418.
128. H. DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*. Tome XVI, *op. cit.*, p. 299.
129. Agnès DE NOBLET, « Un ami de Judith Gautier : George Soulié de Morant », *Les Carnets de l'exotisme*, n° 15-16, 1995, p. 25.
130. *Ibid.*, pp. 25-29. Voir aussi François POUILLON (éd.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*. Paris : Karthala, 2008, pp. 907-908 ; Yvan DANIEL, « De l'authenticité des poèmes du *Livre de Jade* : Histoire d'une réception polémique (1867-2017) », in Yvan DANIEL, Martine LAVAUD (dir.), *Judith Gautier*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2020, pp. 115-116.
131. A. DE NOBLET, « Un ami de Judith Gautier : George Soulié de Morant », *op. cit.*, p. 25.
132. Georges SOULIÉ, *Essai sur la littérature chinoise*. Paris : Mercure de France, 1912, 391 p.

133. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. x.
134. G. SOULIÉ, *Essai sur la littérature chinoise*, op. cit., p. 264.
135. *Ibid.*
136. Zhang Shushen 張書紳 (éd.), *Xinshuo Xiyou ji* 新說西遊記. Shanghai : Shanghai guji 上海古籍, coll. « Guben xiaoshuo jicheng » 古本小說集成, Série I, n° 111, 2016, pp. 316-317.
137. G. SOULIÉ, *Essai sur la littérature chinoise*, op. cit., p. 270.
138. WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, pp. 182-183.
139. G. SOULIÉ, « Introduction », in *Essai sur la littérature chinoise*, op. cit., p. 5.
140. *Ibid.*, p. 6.
141. G. SOULIÉ, *Essai sur la littérature chinoise*, op. cit., p. 262.
142. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. xi.
143. *Le Singe et le Pourceau. Aventures magiques chinoises du XIII^e siècle*. Adaptées par George SOULIÉ DE MORANT, illustrations d'André WILDER. Paris : La Sirène, 1924, 151 p.
144. George SOULIÉ DE MORANT, « Introduction », in *Le Singe et le Pourceau*, op. cit., p. 1.
145. George SOULIÉ DE MORANT, « Addenda », in *Le Singe et le Pourceau*, op. cit.
146. *Ibid.*
147. G. SOULIÉ, « Introduction », *Essai sur la littérature chinoise*, op. cit., pp. 5-6.
148. Voir G. SOULIÉ, « Introduction », *Essai sur la littérature chinoise*, op. cit., p. 7.
149. Georges SOULIÉ, *Lotus-d'Or*. Roman adapté du chinois, avec la reproduction de quatorze gravures et de deux pages de l'édition chinoise. Paris : Charpentier et Fasquelle, 1912, VIII-294 p.
150. OU Itaï, *Essai critique et bibliographique sur le roman chinois*. Paris : Vége, 1933, 192 p.
151. Voir René ÉTIEMBLE, « Préface », in LI Yu, *Jeou-p'ou-t'ouan, ou La Chair comme tapis de prière*. Traduit en français pour la première fois par Pierre KLOSSOWSKI. Paris : Jean-Jacques Pauvert, 1962, p. iv.
152. OU Itaï, « Avant-propos », in *Essai critique et bibliographique sur le roman chinois*, op. cit., p. 9.
153. *Ibid.*
154. OU Itaï, *Essai critique et bibliographique sur le roman chinois*, op. cit., p. 30.
155. *Ibid.*, p. 11.
156. *Ibid.*, p. 21.
157. *Ibid.*, pp. 29-30.
158. *Ibid.*, p. 29.
159. *Ibid.*, p. 35.
160. *Ibid.*
161. *Ibid.*
162. *Ibid.*, p. 38.
163. *Ibid.*, p. 30.
164. *Ibid.*, p. 38.
165. *Xiyou zhenquan* 西遊真詮, op. cit., p. 136.
166. WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, pp. 125-126.
167. OU Itaï, *Essai critique et bibliographique sur le roman chinois*, op. cit., p. 36.
168. *Ibid.*, p. 39.
169. HSU Sung-nien, *Anthologie de la littérature chinoise des origines à nos jours*. Paris : Delagrave, coll. « Pallas », 1933, 445 p.
170. HSU Sung-nien, *Anthologie de la littérature chinoise des origines à nos jours*, op. cit., p. 5.
171. *Ibid.*
172. *Ibid.*, p. 65.
173. *Ibid.*
174. *Ibid.*, p. 66.
175. *Ibid.*, pp. 270-273.

176. *Ibid.*, pp. 274-277.
177. *Ibid.*, pp. 6-7.
178. Xiyou zhenquan 西遊真詮, *op. cit.*, p. 1326.
179. HSU Sung-nien, *Anthologie de la littérature chinoise des origines à nos jours*, *op. cit.*, p. 277.
180. WU Cheng'en, *La Pérégrination*, *op. cit.*, t. 2, pp. 193.
181. *Ibid.*, p. 1061.
182. Pour savoir plus sur cette partie de traductions anglaises qu'André Lévy, dans sa « Bibliographie sommaire », n'a pas pu épuiser, voir notamment WU Xiaofang 吳曉芳, « Xiyou ji yingyi shi gaishu (1854-1949) » 《西遊記》英譯史概述 (1854-1949) (A Survey of English Translations of the Xiyou Ji, 1854-1949), *Zhongguo wenzhe yanjiu tongxun* 中國文哲研究通訊 (Newsletter of the Institute of Chinese Literature and Philosophy), vol. 28, n° 3, septembre 2018, p. 155-184.
183. WU Ch'êng-ên, *Monkey*. Translated from the Chinese by Arthur WALEY. London : George Allen & Unwin, 1942, 305 p. Cette traduction anglaise semble avoir retenu à l'époque l'attention de certains sinologues français. Odile Kaltenmark, dans *La littérature chinoise* (1948) de la collection « Que sais-je ? » chez PUF, cite dans la « Bibliographie sommaire » de l'ouvrage, *Monkey*, à côté d'*Essai critique et bibliographique sur le roman chinois d'Ou Itai* et d'*Anthologie de la Littérature chinoise des origines à nos jours* de Hsu Sung-nien (Voir Odile KALTENMARK, *La littérature chinoise*. Paris : Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », n° 296, (1948) 1967, p. 122), mais l'auteur trouvait que Wu Cheng'en « semble n'avoir eu qu'une connaissance superficielle du Bouddhisme » (p. 102).
184. WU Ch'êng-ên, *Monkey*. Translated from the Chinese by Arthur WALEY, with an Introduction by HU Shih. New York : John Day, 1943, 306 p.
185. C. T. HSIA, *The Classic Chinese Novel: A Critical Introduction*. Hong Kong : The Chinese University Press, 2015, p. 107.
186. WOU Tch'eng-en, *Le Singe pèlerin ou Le Pèlerinage d'Occident (Si-Yeou-Ki)*. Traduit du chinois par Arthur WALEY, version française de George DENIKER. Paris : Payot, 1951, 317 p.
187. Pour une énumération des rééditions françaises jusqu'à ce jour : WOU Tch'eng-en, *Le Singe pèlerin ou Le Pèlerinage d'Occident (Si-Yeou-Ki)*, traduit du chinois par Arthur WALEY, version française de George DENIKER. Paris : Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », n° 386, 1980, 317 p. ; Paris : Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », n° 109, 1992, 317 p. ; n° 109, 2003/2018, 426 p.
188. Wu Cheng'en 吳承恩, *Guben Xiyou ji* 古本西遊記 (Édition ancienne du Xiyou ji). Shanghai : Yadong tushuguan 亞東圖書館, 1921.
189. Voir HU Shih, « Introduction to the American Edition », in WU Ch'êng-ên, *Monkey*, *op. cit.*, 1943, pp. 3-4.
190. Pour les appellations de ces épisodes, nous nous servons de celles proposées par André Lévy dans sa traduction.
191. C. T. HSIA, *The Classic Chinese Novel*, *op. cit.*, p. 107 : « [...] translated in its entirety, the journey of the pilgrims may prove tiresome to the Western reader, as many of its episodes are repetitious in character, though invariably narrated with gusto. »
192. Arthur WALEY, « Préface », traduit de l'anglais par George DENIKER, in WOU Tch'eng-en, *Le Singe pèlerin*, *op. cit.*, p. 5 ; Arthur WALEY, « Preface », in WU Ch'êng-ên, *Monkey*, *op. cit.*, 1942, p. 9 : « The original book is indeed of immense length, and is usually read in abridged forms. The method adopted in these abridgments is to leave the original number of separate episodes, but drastically reduce them in length, particularly by cutting out dialogue. I have for the most part adopted the opposite principle, omitting many episodes, but translating those that are retained almost in full, leaving out, however, most of the incidental passages in verse, which go very badly into English. »

193. A. LÉVY, « Bibliographie sommaire », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. CXLIII.
194. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. LXXXI.
195. *Ibid.*, p. LXXXII.
196. A. LÉVY, « Bibliographie sommaire », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. CXLIV.
197. A. WALEY, « Préface », traduit de l'anglais par G. DENIKER, in WOU Tch'eng-en, *Le Singe pèlerin*, op. cit., p. 5.
198. A. WALEY, « Preface », in WU Ch'êng-ên, *Monkey*, op. cit., 1942, p. 9.
199. Le chapitre premier du texte anglais commence par « *There was...* », qui a été rendu en français comme « Il y avait une fois... ». Sur ce point, Lévy a exprimé son doute : « "*There was*" n'est pas "*There was once upon a time*". Il ne s'agit pas d'un conte de fées. » (A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. LXXXII)
200. *Ibid.*, p. LXXXI.
201. *Ibid.* C'est sans doute la raison pour laquelle Max Kaltenmark, dans la « Bibliographie » de son introduction de la littérature chinoise incluse dans le premier volume de *l'Histoire des littératures* (1955) de la collection « Encyclopédie de la Pléiade » chez Gallimard, renvoie directement le lecteur à la traduction anglaise d'Arthur Waley (Voir M. KALTENMARK, « Littérature chinoise », in Raymond QUENEAU (dir.), *Histoire des littératures I. Littératures anciennes, orientales et orales*. Paris : Gallimard, coll. « Encyclopédie de la Pléiade », 1955, p. 1299). Il est pourtant regrettable que Max Kaltenmark ait orthographié par erreur le nom de l'auteur comme « Wou Tch'eng » (p. 1259).
202. Voir A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, pp. LXXXI-LXXXVI.
203. WOU Tch'eng Ngen, *Si Yeou Ki ou Le Voyage en Occident*. Traduit du chinois par Louis AVENOL. Paris : Seuil, 1957, 955 p.
204. Pierre DO-DINH, « Un roman chinois : *Si Yeou Ki ou Le Voyage en Occident* », *Le Monde*, 11 janvier 1958.
205. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. XI.
206. Louis AVENOL, « La version française du *Si Yeou Ki* », in WOU Tch'eng Ngen, *Si Yeou Ki ou Le Voyage en Occident*, op. cit., p. 934. Cette édition « Wen Cheng » dont le traducteur déclare s'être servi n'est plus trouvable. D'après Wang Lina 王麗娜, ce serait une édition lithographique publiée en 1909 par Wencheng shudian 文成書店 (Librairie Wencheng) à Shanghai. Voir WANG Lina, *Zhongguo gudian xiaoshuo xiqu mingzhu zai guowai* 中國古典小說戲曲名著在國外 (Chefs-d'œuvre chinois des romans et des théâtres-opéras anciens et classiques à l'étranger). Shanghai : Xuelin 學林, 1988, p. 107.
207. N'ayant pas réussi à trouver l'édition « Wen Cheng » à Paris, Paul Demiéville suppose qu'elle ne saurait guère différer de celle de Yadong tushuguan publiée à Shanghai en 1921, soit une édition du *Xishuo Xiyu ji* de Zhang Shushen. Voir Paul DEMIÉVILLE, « Wou Tch'eng Ngen, *Si Yeou Ki ou Le Voyage en Occident*, traduit du chinois par Louis AVENOL », *T'oung Pao*, Vol. XLVI, Livr. 3-5, 1958, p. 427.
208. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. XI.
209. *Ibid.*, p. LXXXII.
210. *Ibid.*, p. XI.
211. A. LÉVY, « Les Quatre livres extraordinaires. Une plongée dans les romans-fleuves chinois du XV^e siècle, enfin livrés au lecteur français », *Magazine littéraire*, n° 242, mai 1987, p. 38.
212. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. XI.
213. P. DEMIÉVILLE, « Wou Tch'eng Ngen, *Si Yeou Ki ou Le Voyage en Occident*, traduit du chinois par Louis AVENOL », op. cit., p. 427.
214. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. XI.
215. *Ibid.*, p. LXXXII.

216. *Ibid.*, p. LXXXIV.
217. P. DEMIÉVILLE, « Wou Tch'eng Ngen, *Si Yeou Ki ou Le Voyage en Occident*, traduit du chinois par Louis AVENOL », *op. cit.*, p. 433.
218. Louis AVENOL, « Annexes », in WOU Tch'eng Ngen, *Si Yeou Ki ou Le Voyage en Occident*, *op. cit.*, pp. 942-946.
219. L. AVENOL, « La version française du *Si Yeou Ki* », in WOU Tch'eng Ngen, *Si Yeou Ki ou Le Voyage en Occident*, *op. cit.*, p. 934.
220. *Ibid.*
221. *Ibid.*
222. *Ibid.*
223. *Ibid.*
224. Louis AVENOL, « Notes », in WOU Tch'eng Ngen, *Si Yeou Ki ou Le Voyage en Occident*, *op. cit.*, pp. 935-941.
225. P. DEMIÉVILLE, « Wou Tch'eng Ngen, *Si Yeou Ki ou Le Voyage en Occident*, traduit du chinois par Louis AVENOL », *op. cit.*, p. 433.
226. *Ibid.*
227. L'original en chinois : « Yi xie zhongyao de Zhongguo xiaoshuo » 一些重要的中國小說. Voir HA Kim-lan, André LÉVY, « Xueren zhuanfang : Lei Wei'an jiaoshou » 學人專訪：雷威安教授 (Série d'entretiens avec des savants : Professeur André Lévy), *Newsletter for Research in Chinese Studies* 漢學研究通訊 (Hanxue yanjiu tongxun), Vol. 7, n° 3, 1988, p. 154.
228. *Ibid.* ; voir aussi QIAN Linsen 錢林森, André LÉVY, « Zhongguo gudian wenxue zai Faguo de jieshou - Faguo zhuming hanxuejia Lei Wei'an yixitan » 中國古典文學在法國的接受——法國著名漢學家雷威安一席談 (La réception de la littérature chinoise classique en France : Entretien avec André Lévy, sinologue français renommé) (1999-2001), traduit par FU Shaomei 傅紹梅, *Zhongguo wenhua yanjiu* 中國文化研究 (Chinese Culture Research), Winter Edition, n° 34, 2001 p. 45.
229. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, *op. cit.*, t. 1, p. IX.
230. ÉTIEMBLE, *Tong Yeou-Ki ou Le nouveau singe pèlerin*. Paris : Gallimard, 1958, 395 p.
231. « Malgré tout, quelle pitié que le bouddhisme ne soit qu'une autre fable de ce monde ! J'aimerais, je l'avoue, qu'au hasard d'une de ses existences ultérieures, Hiuan-tsang heurte un soir le portail de mon ermitage. Il serait marxiste et parlerait franglais. Nous nous comprendrions sans peine. Il me contera par le menu comment son journal de pèlerin passionné devint en Chine matière romanesque dont Wou Tch'eng-en osa tirer un conte, voltairien, cynique, charmant : *le Singe pèlerin*. Je lui avouerais préférer de beaucoup ce roman à son récit. » Voir ÉTIEMBLE, « Introduction », in *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII^e siècle)*. Présentation d'ÉTIEMBLE, texte établi et annoté par Catherine MEUWSE. Paris : Calmann-Lévy, 1968, p. 23.
232. ÉTIEMBLE, « *Le Voyage en Occident*. De l'hagiographie au roman », in ÉTIEMBLE, *Quarante ans de mon maoïsme (1934-1974)*. Paris : Gallimard, 1976, p. 229. Article initialement publié dans *Le Monde*, 4 janvier 1969.
233. *Ibid.*
234. Voir Jacques DARS, « Étiemble et la littérature chinoise » in *Pour Étiemble*. Textes réunis par Paul MARTIN. Arles : Philippe Picquier, 1993, pp. 72-73.
235. Ces propos recueillis furent traduits et publiés en chinois : « 準備把《西遊記》譯成法文，打算於1990年完成。這又是一項長期而浩大的工程。 » Voir Michel LEGRAS, André LÉVY, « Fang Lei Wei'an jiaoshou » 訪雷威安教授 (Entretien avec le professeur André Lévy) (novembre 1986), traduit par KONG Zhaoyu 孔昭宇, *Hong Kong Literature Monthly* 香港文學, Vol. 25, 5 janvier, 1987, p. 14.
236. La communication qu'André Lévy y donna portait sur les similarités et les contrastes entre le *Jin Ping Mei* et le *Xiyou ji*. L'article fut publié en 1989. Voir André LÉVY, « About *Jin Ping Mei* and

Shi-you ji: Similarities and Contrasts », in *Zhongyang yanjiuyuan di er jie guoji hanxue huiyi lunwen ji* 中央研究院第二屆國際漢學會議論文集 (Actes de la deuxième conférence internationale de sinologie de l'Academia Sinica), Volume II du *wenxue zu* 文學組 (Groupe littérature). Taipei : Zhongyang yanjiu yuan 中央研究院 (Academia Sinica), 1989, pp. 753-760.

237. Voir HA Kim-lan, A. LÉVY, *Op. cit.*, pp. 153-154.

238. André LÉVY, « Les Quatre livres extraordinaires. Une plongée dans les romans-fleuves chinois du XV^e siècle, enfin livrés au lecteur français », *op. cit.*, p. 38.

239. Pierre KASER, « In memoriam André Lévy », *Études chinoises*, Vol. XXXVII-1, 2018, p. 18.

240. Jean BERTRAND, André LÉVY, « Traducteurs au travail. Entretien avec André Lévy », propos recueillis par Jean BERTRAND, *TransLittérature*, été 2006, n° 31, p. 6.

241. Lévy s'est explicitement exprimé à plusieurs occasions sur le fait qu'il était, pour lui, relativement moins difficile de traduire le *Xiyou ji*, en comparaison du *Jin Ping Mei*. Voir HA Kim-lan, A. LÉVY, *Op. cit.*, p. 155 : « 翻譯西遊記就比較容易些 » (traduire le *Xiyou ji* était plus facile) ; QIAN Linsen, A. LÉVY, *op. cit.*, p. 45 : « 翻譯這部小說相對容易得多 » (relativement beaucoup plus facile à traduire ce roman) ; J. BERTRAND et A. LÉVY, *Op. cit.*, p. 6 : « [...] j'ai mis beaucoup moins de temps. [...] Il présente moins de difficultés. »

242. J. BERTRAND, A. LÉVY, *Op. cit.*, p. 6.

243. Lévy a souligné à plusieurs reprises l'importance de ses capacités linguistiques en sanskrit et en hindi, ainsi que la nécessité de ses connaissances culturelles et religieuses de l'Inde, pour faciliter le processus de cette traduction. Voir M. LEGRAS, A. LÉVY, *Op. cit.*, p. 14 : « 我在成為較有素養的漢學家之前，還曾是一名印度學家；相信年青時代所學的東西對完成這項艱巨任務將會大有裨益。 » (Avant d'être devenu un sinologue assez cultivé, j'avais été aussi un indianiste ; je crois que ce que j'avais appris dans ma jeunesse serait d'une grande utilité pour mener à bien cette mission ardue.) ; QIAN Linsen, A. LÉVY, *Op. cit.*, p. 45 : « 在印度學方面的基本知識給我不少幫助 » (Les connaissances essentielles en études indiennes m'ont beaucoup aidé) ; Laurence MARCOUT, André LÉVY, « Lire le chinois... mais en français ! », propos recueillis par Laurence MARCOUT, *Taipei Aujourd'hui*, janvier-février 2001, p. 21 : « Le sanskrit m'a tout de même servi, notamment pour traduire *La Pérégrination vers l'Ouest* ».

244. André LÉVY, « Une évaluation comparative du roman chinois » (1968), in *Études sur le conte et le roman chinois*. Paris : École française d'Extrême-Orient, coll. « Publications de l'École française d'Extrême-Orient », Vol. LXXXII, 1971, p. 17.

245. *Fleur en Fiole d'Or (Jin Ping Mei cihua)*, tome 1. Préface par Étiemble. Introduction par André Lévy. Texte traduit, présenté et annoté par André Lévy. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 320, 1985, p. 296 ; Lanling xiaoxiaosheng 蘭陵笑笑生, *Jin Ping Mei cihua* 金瓶梅詞話, texte révisé et établi par MEI Jie 梅節 (MUI Zit), annoté par CHEN Zhao 陳詔 et HUANG Lin 黃霖. Taipei : Le Jin Books 里仁書局, 2009, p. 203 ; 2020, p. 205 : « [...] 游腳僧，演說三藏 ».

246. *Fleur en Fiole d'Or (Jin Ping Mei cihua)*, tome 1, *op. cit.*, p. 1134.

247. A. LÉVY, « Introduction », in *Fleur en Fiole d'Or (Jin Ping Mei cihua)*, tome 1, *op. cit.*, pp. XLIII, XLVIII-XLIX.

248. A. LÉVY, « Les Quatre livres extraordinaires. Une plongée dans les romans-fleuves chinois du XV^e siècle, enfin livrés au lecteur français », *op. cit.*, p. 37.

249. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, *op. cit.*, t.1, pp. IX-LXXXIX.

250. *Ibid.*, p. XII.

251. Paul DEMIÉVILLE, « Aperçu historique des études sinologiques en France », *Acta Asiatica (Bulletin of the Institute of Eastern Culture)*, n° 11, Tōkyō, The Tōhō Gakkai (The Institute of Eastern Culture), September 1966, p. 87.

252. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, *op. cit.*, t. 1, p. XII.

253. Jacques DARS, « Traduction terminable et interminable », in Viviane ALLETON, Michael LACKNER (dir.), *De l'un au multiple. Traductions du chinois vers les langues européennes*. Paris : Maison des sciences de l'homme, 1999, p. 152.
254. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. IX.
255. A. LÉVY, « Les Quatre livres extraordinaires. Une plongée dans les romans-fleuves chinois du XV^e siècle, enfin livrés au lecteur français », op. cit., p. 38.
256. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. LXXIX.
257. A. LÉVY, « Les Quatre livres extraordinaires. Une plongée dans les romans-fleuves chinois du XV^e siècle, enfin livrés au lecteur français », op. cit., p. 38.
258. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. LXXIX.
259. *Ibid.*, p. LXXXVI.
260. *Ibid.*, p. XLIV.
261. *Ibid.*, p. XLV.
262. *Ibid.*
263. *Xinke chuxiang guanban dazi Xiyou ji* 新刻出像官板大字西遊記 (*Xiyou ji* en gros caractères pleinement illustré en impression de type officiel nouvellement gravé), édition du Shide tang (Salle de la vertu de monde), maison de la famille Tang 唐 de Nankin, préfacée en 1592 par Chen Yuanzhi 陳元之, divisée en vingt livres (*juan*) et cent chapitres (*hui*). Les livres IX, X, XIX et XX sont, en fait, des regravures du Rongshou tang 榮壽堂 de Xiong Yunbin 熊雲濱. Voir A. LÉVY, « Bibliographie sommaire », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. CXXXIII ; SUN Kaidi, *Zhongguo tongshu xiaoshuo shumu (wai er zhong)*, op. cit., pp. 146-147, 292-297.
264. *Li Zhuowu xiansheng piping Xiyou ji* 李卓吾先生批評西遊記 (*Xiyou ji* commenté par Maître Li Zhuowu), commentaires interlinéaires et généraux attribué à Li Zhi. Préface de Yuan Yuling. Ouvrage en cent chapitres, sans être divisé en livres (*juan*). Texte pratiquement identique à celui du Shide tang. Voir A. LÉVY, *ibid.*, p. CXXXIII ; SUN Kaidi, *ibid.*, pp. 146-147, 297-298.
265. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. LXXXIV.
266. L'un concerne Tang Guanglu 唐光祿, le patron du Shide tang, l'autre, un passage « significatif » qui implique que « l'auteur ou rédacteur s'est plu à jongler avec des concepts dont les taoïsants n'ont peut-être pas le monopole, mais qu'ils affectionnent ». *Ibid.*, pp. LIII et LXI-LXII. Le texte original que Lévy utilise est celui reconstitué et transcrit par Ōta Tatsuo dans son *Saiyūki no kenkyū* 西遊記の研究 (Études sur le *Xiyou ji*).
267. YUAN Yuling, « Éloge [Préface de Yuan Yuling à l'édition commentée par Li Zhi] », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. p. 3-4, pour les notes, p. 1003-1004.
268. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. LXI.
269. *Ibid.*, p. L.
270. *Ibid.*
271. Traduit de l'anglais par André Lévy. Voir *Ibid.*, pp. L-LI. Glen DUDBRIDGE, « The Hundred-Chapter *Hsi-yu chi* and its Early Versions », *Asia Major*, Vol. XIV, Part 2, 1968, p. 184 : « In a sense the "Ch'ên Kuang-jui" story is alien to the novel in terms both of structure and of dramatic force. Of all the diverse blocks of narrative which fill the first twelve chapters, this episode alone contributes nothing to the progress of the plot as a whole. It inevitably remains as a self-contained action concentrating the strong emotive values of family loyalty. »
272. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. LI.
273. *Ibid.*
274. « Appendice II. Le chapitre IX interpolé, où Chen Guangrui rencontre le malheur en se rendant à son poste, et le moine Sauvé-des-Eaux s'acquitte de l'essentiel par la vengeance », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 2, pp. 1005-1018, pour les notes, pp. 1150-1152.
275. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. LXXXVII.
276. *Ibid.*

277. « Appendice I. Chantefable de la quête des soutras par Tripitaka des grands Tang », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 2, pp. 975-1003, pour les notes, pp. 1144-1150.
278. *Da Tang Sanzang qu jing shihua* 大唐三藏取經詩話. Shanghai : Zhongguo gudian wenxue 中國古典文學, 1954, 1-2-41 p.
279. *Tang Sanzang qu jing shihua* 唐三藏取經詩話. Fac-similé préparé par LUO Zhenyu, WANG Guowei. Postface de WANG Guowei. Taipei : Guangwen shuju 廣文書局, 1978, 68 p.
280. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. XXV.
281. « Appendice III. [La descente aux Enfers de Taizong des Tang] », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 2, pp. 1019-1025, pour les notes, pp. 1152-1155.
282. WANG Zhongmin 王重民, al. (éds.), *Dunhuang bianwen ji* 敦煌變文集. 2 volumes. Pékin : Renmin wenxue, 1957, 922 p.
283. WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 2, p. 1152.
284. *Ibid.*
285. « Appendice IV. Tables de correspondances », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 2, pp. 1027-1037.
286. « Argument », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, pp. XCIX-CXXX.
287. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. XII.
288. A. LÉVY, « Bibliographie sommaire », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, pp. CXXXI-CXLVI.
289. « Index », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 2, pp. 1157-1178.
290. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. LXXXVII.
291. WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 2, p. 1159.
292. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. XII.
293. *Ibid.*
294. *Ibid.*
295. « Entretien avec André Lévy. Quand Mao aimait Bouddha », propos recueillis par Pierre TRANOY, *Sud-Ouest Dimanche*, 2 juin 1991.
296. *Ibid.*
297. Voir A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, pp. LXXXVI-LXXXVII.
298. *Ibid.*, p. LXXXVII.
299. Voir A. LÉVY, « Introduction », in *Fleur en Fiole d'Or*, op. cit., t. 1, p. XL.
300. A. LÉVY, « Introduction », in WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, p. LXXX.
301. WU Cheng'en, *Li Zhuowu piping ben Xiyou ji jiaozhu*, op. cit., p. 524.
302. WU Cheng'en, *La Pérégrination*, op. cit., t. 1, pp. 537-538.

RÉSUMÉS

Cet article se propose d'inscrire *La Pérégrination vers l'Ouest* – la première traduction française intégrale du *Xiyou ji* 西遊記 par André Lévy – dans la longue histoire de l'interprétation, de la traduction et de la réception de ce chef-d'œuvre de la littérature romanesque chinoise en France. La portée de notre étude s'étendra donc depuis les orientalistes tels que Théodore Pavie et Antoine-Pierre-Louis Bazin, aux prêtres jésuites envoyés en Chine comme Léon Wieger et Henri Doré, en passant par le diplomate George Soulié de Morant, ou encore Hsu Sung-nien et Ou Itaï,

jeunes étudiants chinois qui avaient fait leurs études à Lyon ou à Paris au cours des années 1920 et 1930, jusqu'à George Deniker et Louis Avenol qui nous avaient apporté deux versions françaises concurrentes circulant depuis la Seconde Guerre mondiale : *Le Singe pèlerin* ou *Le Pèlerinage d'Occident (Si-yeou-ki)* d'après la traduction anglaise abrégée d'Arthur Waley, *Monkey*, et celle traduite du chinois mais considérablement réduite, *Si Yeou Ki ou Le Voyage en Occident*, qui renferme néanmoins cent chapitres. En nous appuyant sur des analyses philologiques, textuelles et traductologiques, nous chercherons à esquisser un panorama de la traduction et la réception du *Xiyou ji* en France, à restituer de l'histoire un schéma cognitif au sujet du roman composé par toutes formes de présentations, tout en examinant de près les travaux d'André Lévy à l'égard de ce chef-d'œuvre romanesque de la littérature mondiale.

This article intends to place *La Pérégrination vers l'Ouest* – the first complete French translation of the *Xiyou ji* by André Lévy – into the long history of the interpretation, translation, and reception of this masterpiece of the Chinese fictional literature in France. The scope of our study will therefore extend from Orientalists such as Théodore Pavie and Antoine-Pierre-Louis Bazin, to Jesuits sent to China such as Léon Wieger and Henri Doré, via the diplomat George Soulié de Morant, or Hsu Sung-nien and Ou Itaï, young Chinese students who had studied in Lyon or Paris during the 1920s and 1930s, to George Deniker and Louis Avenol who had brought us two competing French versions circulating since the Second World War: *Le Singe pèlerin* ou *Le Pèlerinage d'Occident (Si-yeou-ki)* from Arthur Waley's abridged English translation, *Monkey*, and that translated from the Chinese but considerably reduced, *Si Yeou Ki ou Le Voyage en Occident*, which nevertheless contains one hundred chapters. Based on philological, textual and translational analyses, this article seeks to sketch a panorama of the translation and reception of the *Xiyou ji* in France, to restore from history a cognitive schema of the novel composed by various forms of presentations, while closely examining the works of André Lévy regarding this fictional masterpiece of world literature.

AUTEUR

JIAKUN CHEN

Doctorant attaché à l'IrAsia, Chen Jiakun 陈嘉琨 prépare actuellement une thèse de doctorat en cotutelle sous la direction de Pierre Kaser (Aix-Marseille Université) et Liu Yunhong 刘云虹 (Université de Nankin, Nanjing daxue 南京大學) sur les traductions d'André Lévy de littérature chinoise ancienne en langue vulgaire.